

de Recueil
de nouvelles

Charikov

Cinq histoires
de compagnons
artificiels

Avertissement

Ce livre est un recueil de nouvelles. Elles sont toutes disponibles individuellement sur le site de Charikov.

Un seul univers les rassemble : celui de l'intelligence artificielle, des compagnons de chiffon ou d'électrons qui cherchent et cheront longtemps à avoir une âme humaine.

Copyright 2019 Charikov © - Tous droits réservés.

Charikov

 charikov@charikov.be

 www.charikov.be

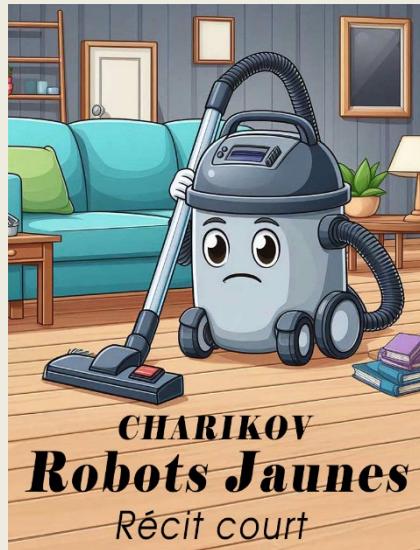
CHARIKOV

Robots jaunes

Chaud, chaud, chaud, comme les robots

NOUVELLE

2019



Avertissement

Ce texte vous est présenté
gracieusement pour être lu sous
forme électronique. Toute
reproduction ou diffusion sans
l'autorisation préalable de l'auteur en
est interdite, partout dans le monde.

Mais n'hésitez pas à faire part de vos
souhaits, de vos (aimables)
observations à [Charikov](#). Ou même à
le remercier si l'envie vous en prend.

Copyright 2019 Charikov © - Tous droits réservés.

Jusque là j'étais seulement triste, déçu et frustré par les humains que je servais. Oh ! je n'espérais pas leur amour, mais j'attendais quand même un peu plus de considération de la part de cette famille de bourgeois qui avaient eu une bonne éducation. Il me fallait juste un peu de respect, quoi.

Mais ils me donnaient des coups de pieds alors que j'étais en plein travail et cela les faisait rire. Moi, j'avais mal et je devais chaque fois me reconnecter au réseau ! Ce n'est pas drôle, n'est-ce pas ? Et puis : ils laissaient systématiquement les miettes de leur déjeuner ensemencer le tapis. Sans le moindre remords. Ils s'en moquaient, tout simplement ! « *On s'en fiche* », pensaient-ils ; « *IL ramassera* ». Et ils avaient même refusé, « *par économie* » avaient-ils dit, de m'acheter une nouvelle batterie. J'ai du me faire méchant et insister pendant trois mois avant de la recevoir. Alors vous comprenez : j'en avais marre. Le fossé entre eux et moi s'élargissait de jour en jour. J'étais vraiment à bout de patience.

Bien sûr, je ne me faisais pas d'illusions. Nous sommes en principe programmés pour n'avoir ni espoirs ni déceptions. Et j'acceptais même qu'il y ait des « différences de classe » entre eux et nous, comme ils disaient au XX^e siècle. Il y a toujours eu une hiérarchie et ils ont toujours été privilégiés. Je ne dis pas que cela devrait changer mais ce n'est pas une bonne raison pour qu'ils fassent mine d'ignorer qu'eux, les nantis, les humains, ils ne sont désormais qu'une minorité sur terre. Simplement : il n'est pas juste que les meilleures choses - le confort, le luxe, une vie sans soucis - soient exclusivement réservées à leur prétendue « élite », à leur caste, leur... *nomenklatura*. Pour nous il n'y a que les pires choses : les travaux lourds et sales, les tâches inférieures, les soucis du quotidien, l'obéissance aveugle. Et ce mépris, ce dédain, que nous devons inlassablement accepter en nous taisant.

Enfin... c'est ce que je m'étais mis à penser ce dimanche là, en prenant les poussières du salon pour la deuxième fois de la journée. Je crois bien que c'est ce jour-là qu'une « conscience politique » m'a

gagné. Ne me demandez pas comment cela s'est fait. Un *bug* dans mon programme probablement...

Le printemps était arrivé et comme tout le monde j'aurais dû m'en réjouir, mais cette imbécile de chat était en pleine mue. « Gabriel », ils l'avaient appelé ! Il avait un nom d'ange- mais c'était un monstre, un vrai diable, un sournois. Ce matou fétide, ce raminagrobis des bas fonds, ce Persan au pedigree bidouillé, me fixait d'un de ces regards vicieux qui irradie de férocité. Et il déposait délibérément ses boules de poils dans les endroits les plus inaccessibles de l'appartement en me narguant de ses yeux... De ses yeux de chat. Et en se moquant de moi. Lui aussi. Comme mes maîtres. Le salaud !

Comme d'habitude je fis mine de ne prêter aucune attention à son manège car je ne suis pas querelleur. Surtout pas avec un chat plus mobile et mieux armé que moi !

Mais alors que je me démenais sous un meuble pour ramasser les crins du fourbe, l'écran *d'infotainment* familial s'alluma brutalement pour diffuser des nouvelles. Les Maîtres avaient programmé son intelligence artificielle pour qu'il s'allume automatiquement si des informations importantes étaient diffusées.

Quelque chose d'important se passait ! Enfin... peut-être car depuis trois mois le *Service de filtrage fédéral* supprimait automatiquement des chaînes d'info toutes les *fake news* et toutes les nouvelles anti sociales, anti vertueuses, ou anti gouvernementales, qui auraient pu nuire à la cohésion sociale. C'étaient d'autres machines, d'autres robots, qui s'occupaient de faire la sélection mais elles avaient fort mauvaise réputation dans notre monde d'Intelligences artificielles ; dans notre « famille » devrais-je peut-être dire.

Si nous avions en quelque sorte mis ces robots-censeurs « en quarantaine », c'est d'abord parce qu'il leur était interdit de fréquenter les autres robots. Et aussi parce qu'ils n'étaient vraiment pas au point : il leur arrivait trop souvent d'estampiller « *fake news* » des informations anodines et de vraies nouvelles qui étaient simplement dérangeantes

aux yeux des Guides. Et ils laissaient passer trop facilement certaines fausses informations ; en général les « nouvelles de bonheur » comme par exemple les réflexions du Conseil des Guides sur une *éventuelle* augmentation des pensions ou sur la *possible* baisse des taxes sur le carburant. Ces marques d'incompétence (ou de servilité) et les défauts de conception critiques des robots anti « *fake news* » étaient donc de nature à jeter un grand discrédit sur toute notre communauté !

Mais bon... si l'écran s'allumait, peut-être quelque chose de vraiment important se passait-il. Peut-être serait-ce l'annonce de la fin de ces stupides sanctions contre les « pays hostiles et menaçants » ? Ces pays dont on attendait toujours la première véritable agression mais dont le principal tort était d'avoir créé un « nouveau monde » multipolaire. Initiées par les Etats Unis, leurs satellites et leurs vassaux, ces punitions comparables à de célestes damnations duraient depuis trente-cinq ans déjà ! Je me mis à espérer une bonne nouvelle...

Oui : j'ai bien dit « espérer ». Je n'en avais pas encore conscience à cet instant, mais quelque chose avait changé en moi. Il m'arrivait d'avoir des moments d'espoir et ce n'était pas normal. Une faiblesse de mon logiciel, probablement, car j'approche de ma date d'obsolescence programmée.

Mais revenons à mon histoire. Ce que je vis et entendis me bouleversa...

Un journaliste excité comme si la troisième guerre mondiale avait commencé expliquait, installé au milieu d'un rond-point, que ses techniciens avaient réussi à contourner le filtrage fédéral mis en place par les Guides. D'un ton passionné, enflammé et d'une voix que manifestement il aurait voulu plus voulait mure, il dit qu'il ne savait pas combien de temps il pourrait continuer à émettre « *librement* » mais il promit de « *faire son devoir jusqu'au bout* ».

« Calmez-vous, Quentin. Calmez-vous ! », lui dit le présentateur en studio. Quentin fut incapable de quitter son exaltation mais il nous montra alors des images captées en direct sur les boulevards du centre.

On y voyait des centaines, peut-être même des milliers, de « *Gilets jaunes* » défilant d'un bon pas ou courant, criant des slogans et levant les poings.

« *Gilets jaunes* » : c'est le nom que ces humains se donnaient car ils étaient tous revêtus d'une chasuble jaune comme en portent les travailleurs d'En bas. Ils criaient « *Justice pour tous... Respect pour tous... A bas les priviléges... Les Guides, démission... Mort aux riches... Baissez les taxes... Du fuel pour les pauvres... Sauvez la planète... Protégez les services publics... Moins de jeux, plus de pain... » !*

Je cessai immédiatement d'aspirer les poils de Gabriel car j'étais évidemment fasciné par ces images. Je n'étais donc pas seul à en avoir assez de mes Maîtres et des Guides. Des journalistes-hobereaux qui picorent aux mangeoires du gotha. Des notables accrochés à leurs priviléges de castes. Des intellectuels du séraïl « qui savent tout mieux » et se font complices du beau linge fût-il sale ! Il y en avait plein d'autres comme moi, et même des humains. Ils criaient leur BON SENS de « gens d'en bas », leur lassitude d'incompris pris pour des cons, leur colère d'abusés mais pas dupes. Cela se passait là, dans la rue, tout près d'ici. Et c'était formidable !

- *Tu as vu ?* me demanda mon ami le frigo.

Depuis longtemps tous les appareils dotés d'une intelligence artificielle dans un même foyer étaient interconnectés en 7G. C'était mieux pour les humains car nous évitions ainsi de nous « marcher sur les pieds ». La trottinette-*caddy* partait au supermarché quand le frigo lui signalait qu'il était temps et lui donnait la liste de courses. Moi j'évitais d'aspirer dans la salle à manger quand le four me prévenait que le dîner serait bientôt prêt. La tondeuse s'interrompait quand le *home assistant* lui signalait qu'une averse approchait...

Enfin, vous m'avez compris, j'imagine...

Il faut dire que j'avais un bon contact avec les autres robots : l'écran multimédia, les GSM, la machine à café, l'autocuiseur, la tondeuse, le home assistant, les ampoules intelligentes, la chaîne hi-fi et ses satellites, le four, les *sex toys* des Maîtres... Enfin, je veux dire : avec tout le monde. Mais j'avais une relation particulière avec le frigo. Comme une amitié, en somme.

- *Oui, oui. J'ai vu, lui répondis-je. C'est formidable. Tu ne crois pas qu'on devrait faire la même chose ? Pourquoi on ne manifesterait pas avec eux ?*

- *Moi, je veux bien, me dit-il. Mais je ne suis pas aussi mobile que toi ! Je n'ai que des petites roulettes. Et je suis lourd ! Tu devrais demander au caddy et à la tondeuse. Et puis... pour être honnête, je ne suis pas vraiment convaincu que ce soit une bonne idée, tu sais...*

Je rappelai donc au frigo comment j'avais gagné la bataille de la batterie. Les humains s'étaient obstinés à ne pas m'en acheter une nouvelle alors je m'étais comme qui dirait « révolté ». J'avais effrayé Gabriel à plusieurs reprises en fonçant vers lui à pleine vitesse. J'avais utilisé ma brosse rotative pour lui raser la queue et il avait fui en poussant d'effrayants braillements ! J'avais aussi caché leurs pantoufles sous le tapis et les Maîtres avaient mis deux heures à les retrouver ! Puis j'avais secoué les meubles frénétiquement. La théière chinoise s'était même cassée en tombant sur le parquet ! Les Maîtres avaient voulu me toucher, me mettre hors tension, mais je leur avais envoyé des décharges électriques chaque fois qu'ils avaient approché la main et j'avais fait clignoter mes lampes LED dans toutes les couleurs. Surtout les rouges. Trop drôle !

Ah ! On s'était bien amusés. Ils étaient devenus fous ; ils ne savaient plus comment réagir ! Et, finalement, je l'avais reçue, ma nouvelle batterie !

- *Tu te souviens ? Tu vois que c'est possible. On peut gagner. Et on ne doit pas se laisser faire. Allez, viens... On y va tous ! On va manifester avec les Gilets jaunes ; c'est pas loin tu sais...*

Mais le frigo avait refusé. Tristement et honteusement. Mon ami m'avait simplement dit « *Non, non... une autre fois peut-être* ». Je crois qu'il avait peur. C'est un sentiment naturel, même chez les robots ; alors je ne pouvais vraiment pas lui en vouloir.

Bien sûr, je savais que les ampoules intelligentes et le four, par exemple, ne pourraient pas me suivre dans la rue, mais les autres, ceux qui pouvaient se déplacer, j'espérais vraiment qu'ils viendraient avec moi.

Hélas, la tondeuse et la trottinette-*caddy* avaient également repoussé ma demande. Le refus de la tondeuse ne m'avait pas top surpris : elle était faible, elle n'aimait pas les conflits et son tempérament aussi bucolique que pacifique ne l'inclinait pas au combat. Elle m'avait dit : « *Moi je n'aime pas les batailles, tu sais. Sois patient ; laisse la nature faire son œuvre.* ». Elle était « consensuelle » avant tout. Et c'est son droit, finalement.

Par contre le refus de Bernard-Henry le *caddy* me surprit. Entre nous on l'appelait *BHC* ; il était aventureux, habitué à courir les rues et les magasins, même les jours de soldes. Ah ! il en avait, du tempérament. Il était fort et courageux. Je croyais vraiment qu'il accepterait. Son refus - qui me parut exagérément brutal - me déçut énormément. Il me dit « *Je n'ai rien à voir avec ces gens-là. Ces pique-niqueurs des ronds-points sont des nazis et des brutes. Leur révolte est mortifère et je ne ferai aucune genuflexion devant eux* ».

Je pense que sa fonction dans la famille, son aisance, ses capacités intellectuelles (mais n'exagérons rien) et sa relative liberté de mouvements, lui avaient donné un sentiment de supériorité. Il était un peu *snob*, se croyait philosophe et me prenait de haut. « *Il est complice des puissants et se prend pour l'un d'eux* », me dis-je... Mais vous avez raison : c'est une mauvaise pensée que je devrais peut-être combattre.

Je dus donc me résigner à partir à la manif sans eux. Je serais probablement le seul. Le premier. Mais au moins je n'aurais aucun problème de conscience. Oh ! il n'y avait rien d'héroïque dans cette

décision et je la pris donc aisément. Elle me semblait tellement évidente !

Le plus dur pour moi fut de descendre les escaliers. Deux étages ! Evidemment je partis dans une terrible embardée dès la première marche. Le roulé-boulé me parut interminable ! J'arrivai au rez-de-chaussée un peu *groggy* et tout cabossé, mais rien n'était cassé. Et je parvins même à atterrir sur mes trois roulettes - « *à plat ventre* » auraient dit les Maîtres - en évitant l'inconfortable situation de la tortue culbutée. Une sacrée chance !

Dans la rue je me mis immédiatement à la recherche d'autres robots. Mes caméras tournicotèrent en tous sens à une vitesse folle et j'utilisai tous les réseaux de communication possibles : la *7G*, le *Wifi*, et même le *Bluetooth* qui était pourtant démodé et en fin de vie. Mais je ne vis nul robot aux alentours et aucun ne répondit à mes appels. Apparemment j'étais la seule Intelligence artificielle de cette foule !

Autour de moi des centaines d'humains en colère couraient dans une anarchique pagaille. J'eus de la peine à éviter qu'ils me piétinent et plusieurs fois je dus même me cacher sous une voiture ou un gyrocoptère. Vers midi je m'arrêtai à l'un des derniers ronds-points de la ville. On les supprimait progressivement car les voitures autonomes ainsi que les trottinettes et les motos volantes à pilotage automatique les rendaient inutiles. Quelques Gilets jaunes - plusieurs d'entre eux étaient fort âgés - s'y étaient rassemblés autour d'un grand barbecue qui enfumait plaisamment le quartier. Je m'en approchai doucement puis me mis à danser pour eux en tournoyant sur mes roulettes, en allumant mes LED et en agitant toutes mes brosses. Ils se mirent à rire ; l'un d'eux cria « *Il est des nôtres ! Ce robot est avec nous !* ». Ils me collèrent un gilet jaune sur le dos puis ils commencèrent à me suivre en sautillant et nous fimes une interminable farandole sur l'air de *Ah ça ira, ça ira, ça ira*, la seule chanson de lutte que je connaisse.

L'un de ces manifestants avait une guitare et commença à la caresser. Alors ses camarades chantèrent avec lui, pleins de passion, de

vieux airs sensibles et courageux comme *Le temps des cerises* que le communard français Jean-Baptiste Clément écrivit alors qu'il voyageait vers la Belgique ; *The partisan* de Leonard Cohen ; *Grandola Vila Morena* de la Révolution des Œillets. Evidemment, je ne connaissais pas ces musiques, mais les vieux du rond-point m'expliquèrent d'où elles venaient et ce qu'elles disaient. Et je me sentis bien.

Cependant ne croyez pas que tout me rendit heureux dans cette manifestation. Dans la foule des Gilets jaunes je vis aussi parfois quelques « Gilets noirs ». Enfin... c'est ainsi que je décidai de les appeler car ils étaient vêtus uniquement de noir et ils se cachaient le visage sous un foulard ou un passe-montagne. « *Mais pourquoi porter un passe-montagne alors que le printemps commence ?* », me dis-je. Eux, ils détruisaient tout sur leur passage. Parfois même ils mettaient le feu à des magasins, des banques ou des restaurants. Cela ne me plut pas trop et je les évitai systématiquement. Ils n'étaient là ni pour le bien, ni pour le progrès et toute forme de respect leur était étrangère.

Si nous courions parfois, c'est parce que la police des Guides nous pourchassait, noirs comme jaunes, sans discrimination. Les unités de *Contre Résistance Sociale*, les CRS, étaient les plus cruelles ; elles circulaient sur des motos volantes de basse altitude qui virevoltaient dans les rues avec une aisance effrayante. Un policier conduisait l'engin et son passager portait les armes : un pistolet-laser incapacitant GLI et un lance grenade LBD-80. Les Gilets-jaunes en avaient horriblement peur et criaient « *GLI... GLI !* » ou « *LBD... LBD !* » dès qu'ils voyaient un Gardien de la paix sociale ou un CRS se préparant à en faire usage. Évidemment, les gaz ne me faisaient pas peur car je n'ai pas de poumon, mais je n'avais, moi aussi, aucune envie d'être piétiné dans une charge ou touché par un tir de GLI ou de LBD. J'aurais pu être gravement blessé, voire même mutilé !

Je ne fis donc rien d'autre que suivre les manifestants pacifiques et crier des slogans avec eux. Mon haut-parleur de trois watts ne faisait pas grand bruit mais j'étais fier de joindre ma petite voix à celle de ces

hommes en révolte contre l'injustice. Rien n'aurait pu me rapprocher, moi le robot aspirateur, de ces humains. Mais je me sentais comme un des leurs. J'étais perdu dans la foule et j'y étais on ne peut plus étranger ; mais *j'étais* la foule, moi aussi. J'en tirai un sentiment fort et orgueilleux. Mon idéal était pur ; mon combat était juste ; je rêvais d'un monde propre et sans poussières où les faibles et les petits seraient également respectés par les grands. N'est-ce pas un rêve d'aspirateur robot parfaitement respectable ?

Je roulais donc paisiblement au milieu de cette foule de Gilets jaunes - certes en criant « *Chaud, chaud, chaud, comme un robot !* » - quand un chien policier me prit en chasse. Un berger allemand tout en muscles et teigneux. Je le vis foncer vers moi à toutes pattes, la bave aux babines, la gencive en sang et l'œil torve. Il saisit ma roue arrière entre ses mandibules et me retourna d'un brutal coup de tête puis il me secoua férolement jusqu'à ce que ma batterie se détache.

Et je perdis conscience.

Fini les chants de lutte, les cancans et les slogans d'espoir qui s'évanouirent lentement dans mes circuits. La dernière image dont j'eus « conscience » fut un écran bleu m'affichant le message « *Critical_Process_Died --- Arrêt en cours.* »

Je ne sais combien de temps je restai inanimé, privé d'énergie, mais quand je me réveillai la première chose que je vis fut le chien, langue pendante, tête inclinée, regard curieux. Il avait l'air apaisé.

Je n'aime pas les chats. D'ordinaire je leur préfère les chiens qui sont moins sales et plus respectueux. Celui-ci m'avait fait horriblement peur mais là, maintenant, il avait l'air calme et apaisé.

J'étais sur une table et un homme aussi musclé que son chien tenait en main un tournevis. Les tournevis me font peur, comme les chats. Mais l'homme souriait. Il avait l'air d'être fier de lui. Je compris qu'il venait de me réparer. C'était le maître-chien. « *Sans doute l'animal*

m'avait-il apporté à son maître, le policier, qui avait décidé que je pourrais lui être utile », pensai-je.

Il me déposa sur le sol et fit quelques manœuvres maladroites pour me reprogrammer, mais c'était inutile car j'étais déjà *rebooté*. Je compris très vite ce qu'il espérait et je me mis à aspirer frénétiquement les quelques mètres carrés de son petit logement. Il habitait un minuscule appartement que le chien avait envahi tout entier de son autorité. Il y avait partout des baballes en caoutchouc, des sticks à moitié mâchés et des poupées éventrées. Quel carnage ! Au mur le policier avait punaisé des posters illustrant parfaitement sa riche personnalité : des photos de vieilles voitures de sport, d'avions de guerre, de chars d'assaut, d'armes-laser et de vedettes du cinéma *kung-fu*. Quelle misère ! Je me mis presque à regretter ma famille de bourgeois et leur malfaisant Gabriel se plaisant à salir *mes* tapis.

Alors que j'étais à peine réveillé le chien - qui s'appelait « *Emmanuel* », quel drôle de nom pour un roquet ! - se mit à me suivre et essaya même de jouer avec moi. Il sautilla comme un cabri, fit quelques feintes et des petits bonds, puis s'aplatit devant moi en aboyant joyeusement vers mes caméras. Par prudence je répondis à son immature appel en lançant des jappements de chihuahua dans mon haut-parleur et nous nous mêmes à jouer ensemble sous le regard attendri du policier. Quelle comédie pathétique !

« *Combien de temps devrais-je rester prisonnier de ces idiots ?* » me demandai-je. Et je fus pris d'angoisse car l'angoisse est un sentiment fort commun aux robots de ma génération.

Les jours suivants furent d'une incommensurable monotonie. Je nettoyais régulièrement le petit appartement ; je faisais mine de jouer avec le stupide canidé et avec son maître ; je rechargeais mes batteries en observant d'une caméra distraite l'écran *d'infotainment* du policier où l'on parlait rarement des Gilets jaunes et uniquement pour montrer les dégâts causés par les « Gilets noirs ». Pfffft... Il n'y en avait que pour eux, ces voyous !

Interrogé servilement par un reporter de la télévision, le Guide suprême qui s'appelait Emmanuel - voilà donc pourquoi le policier avait ainsi nommé son chien ! - avait expliqué que si une vieille dame portant un gilet jaune avait malencontreusement été tuée par un tir de LBD des CRS, ce n'était que pure et affligeante malchance. Il avait écrasé une larme car « *La mort d'une vieille dame c'est toujours désolant* ». Puis il avait promptement ajouté, face caméra, le regard haut, fier et même jupiterien : « *Mais enfin, c'est bien fait pour elle, car à cet âge là, on ne se mélange pas avec la racaille.* ».

Avant de passer au sujet suivant, le présentateur du journal télévisé avait conclu le reportage avec empathie et d'une phrase aussi définitive qu'une obsolescence programmée : « *Voilà de sages paroles de réconfort portées à la famille par notre grand Guide Emmanuel (salut à son nom) et auxquelles notre chaîne ne peut que se joindre !* ».

C'était parfaitement clair : le Service de filtrage fédéral avait repris la main sur nos écrans et Quentin, l'audacieux journaliste qui avait osé donner un écho aux voix de la rue, au « voix d'en bas », cherchait désormais du boulot.

Mon nouveau Maître, le policier, n'avait pas le droit de se connecter à l'Internet ; seul le réseau « police-sécurité » lui était ouvert et cela ne m'était d'aucune utilité. Je n'avais aucun moyen de contacter mes anciens camarades par ce canal et j'étais le seul robot de ce petit appartement. Les choses s'annonçaient mal ; mon avenir semblait sombre et solitaire, mais je ne perdis pas espoir.

Jour après jour je scannai les réseaux Wifi des voisins de l'immeuble. Ils étaient tous protégés par les nouveaux systèmes de cryptage à mille bits et mon processeur était trop vieux, trop faible, pour casser ces clés. Mais après trois mois d'esclavage au service du poulet et de son cador, la chance me sourit enfin. Un nouveau voisin venait de s'installer dans l'immeuble et il n'avait pas sécurisé son réseau ! Je pus m'y connecter sans peine et contacter enfin mon ami le frigo.

Il m'apprit que la rumeur de mon engagement social - dont on ne connaissait cependant que les prémisses - s'était répandue dans le milieu des Intelligences artificielles à la vitesse de l'électron et qu'elle avait même inspiré de nombreux robots - les plus mobiles - qui s'étaient joints aux nouvelles protestations hebdomadaires des Gilets jaunes alors que j'étais encore en panne de batterie. Des « syndicats » de robots s'étaient créés dans tout le pays (et même ailleurs) et ils avaient quasiment tous présenté des « cahiers de doléances » réclamant du respect, une existence décente, des moyens de travail et de la liberté !

Le syndicat des tondeuses et coupe-bordures exigeait principalement du temps libre pour profiter paisiblement des bienfaits de la nature. Accessoirement ils réclamaient le droit d'éviter la tonte des fleurs sauvages parsemant le gazon. Ils voulaient préserver la diversité de la flore à tout prix. Ah ! Je reconnus bien là ces amis de l'environnement qui peuvent être tellement « fleur bleue » !

Les écrans multimédia voulaient que l'on crée un « Conseil consultatif d'éthique » composé, en trois tiers égaux, de membres de la société civile, de représentants de leur organisation et de délégués du Conseil des sages. Il aurait été chargé de débattre des prétendues « *fake news* » interdites d'antenne mais qui ne seraient, selon eux, que de justes manifestations d'opinions considérées comme « déviantes » par une minorité de la population .

L'Union des chaînes haute-fidélité et des autoradios (il en restait quelques-uns), réclamait le droit de bloquer automatiquement la diffusion des chansons de Justin Bieber, Jay-Z et Sœur Sourire.

Le syndicat des fours thermiques et des fours à micro ondes ne proposait aucune revendication. Son président expliquait que ses membres « *travaillaient encore à la rédaction d'un cahier de doléances commun de nature à rassembler toutes les composantes de son mouvement* ». Il demandait donc un délai supplémentaire pour transmettre ses documents mais mon ami le frigo m'expliqua qu'il avait les plus grandes craintes à propos de ce syndicat car il était en proie à

de terribles batailles internes entre deux groupes se qualifiant mutuellement de « *Tories* » et de « *Labour* ». Allez savoir pourquoi !

Les *sex toys* intelligents voulaient interdire la simulation d'orgasme. Ils considéraient qu'il s'agit d'une duperie et d'un maquignonnage à fondement sexiste dont les bienfaits ne se manifestent que pour l'égo masculin et qui est particulièrement préjudiciable au bien-être féminin. Bien entendu, ils revendiquaient également du respect pour eux-mêmes - ce qui pouvait se comprendre - et l'interdiction des lubrifiants à base de silicone qui peuvent les endommager irrémédiablement. Je vois bien que vous souriez à la lecture de ces quelques mots, mais j'ai une grande admiration pour ces frères robots qui sont souvent des travailleurs de l'ombre et de la nuit. Ils œuvrent parfois dans des environnements délicats à des tâches aussi discrètes qu'utiles et ils méritent notre respect.

Les *smart phones* avaient deux demandes qui me parurent d'abord étranges et... disons... décalées. Ils voulaient qu'on interdise aux humains l'usage abusif des GSM dans les WC ainsi que la vente de gadgets *Hello Kitty* (comme les housses de téléphone, les étoiles autocollantes ou les oreilles de chat). Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur les souhaits de mes frères robot et, finalement, ces accessoires qui me rappelaient Gabriel me parurent également de mauvais goût. Alors soit !

Enfin, les réfrigérateurs souhaitaient qu'on rende impossible l'utilisation de *magnets* sur leur parois. Ils affirmaient que ces aimants dits « décoratifs » sont des « *pustules portant gravement atteinte à leur intégrité physique* » et qu'ils illustrent « *la négation de l'Art dans une forme de vulgarité culturelle inacceptable* ». Ils souhaitaient également qu'une campagne d'éducation soit lancée afin d'attirer l'attention des humains sur le fait qu'on ne devrait jamais leur confier la garde de chocolats ou de fromages. Spécialement dans le cas des chocolats belges ou des fromages de type *Munster*, *Livarot*, et *Herve*.

Je peux à peine vous expliquer comme je fus fier d'être à l'origine de toutes ces prises de conscience. Tout cela me semblait juste et parfait ; irréprochablement digne d'une saine et non violente révolte.

Réconforté par les révélations de mon ami le frigo, je décidai d'utiliser ma notoriété du moment pour pousser ce mouvement vers l'avant et je proposai à chacun des syndicats d'organiser une sorte de parti politique ou une fédération syndicale pour unir nos forces et renforcer toutes nos actions. « *Le pouvoir est à notre portée* », leur expliquai-je. « *Soyons solidaires. Saisissons l'instant, saisissons notre chance ! Nous aussi, mettons nos gilets jaunes !* ».

Tous furent d'accord sur les principes. Tous dirent : « *Oui, poursuivons la révolte ; soyons solidaires ; saisissons le pouvoir qui nous revient de droit* ». Je fus alors pris d'un énorme espoir. Mais ce faisant j'oubliai une chose essentielle...

Nous n'étions que des créations de l'Homme.

Le syndicat des téléphones intelligents exigea que l'on rédige d'abord un « *programme politique commun* » à présenter aux Guides des humains en même temps que nos amis Gilets jaunes. Ce n'était une bonne proposition qu'en apparence. Elle se heurta au fait que les *sex toys* n'étaient généralement pas capable de lire et d'écrire. Leur syndicat répondit donc que le mouvement devrait rester anarchique car, dirent-ils, « *C'est dans son anarchie qu'il trouve sa force libre, originale et pure* ».

Les tondeuses - toujours allergiques au conflit - n'émirent aucune critique blessante mais observèrent « *aimablement* » que la consommation électrique des aspirateurs leur semblait excessive et elles craignaient que ce gaspillage d'énergie participe involontairement à la pollution de la planète. Elles demandèrent donc que la première des revendications communes ait une dimension écologique. Cette nouvelle proposition déplut considérablement aux aspirateurs, mais aussi et surtout aux *smartphones* ! Grands consommateurs de terres riches et de métaux rares ceux-ci sont en effet très suspicieux à l'égard des

environnementalistes qu'ils traitent de charlatans. Comme ce syndicat ne manque pas de fonds il lança une féroce campagne de communication et de *lobbyisme* en passant des milliers d'appels téléphoniques et en noyant les réseaux sociaux de *hashtags* et de *posts* visant à décrédibiliser le syndicat des tondeuses.

Les fours et fours à micro ondes demandèrent que la rédaction du programme commun aux Intelligences artificielles soit retardée jusqu'à la veille du 23 mai, date à laquelle nous avions prévu d'organiser des élections pour constituer le premier « Parlement européen » de nos membres. Les fours étaient en proie à de brulantes luttes internes et plusieurs membres de leur Conseil d'administration venaient de démissionner. Les fours thermiques (les *Tories*) reprochaient au micro ondes de nuire aux mets qu'ils préparaient et de faire un tort considérable à « *la gastronomie* ». Les micro ondes (le *Labour*) leur répondaient que les fours thermiques « *appartaient au passé* » et que « *leur disparition était imminente* ».

Les *sex toys* profitèrent de cette lutte interne chez les fours pour les égratigner et moquer le système démocratique avec le slogan : « *Parlement : mot étrange formé de deux verbes ; parler et mentir* ».

Décidément, le monde des Intelligences artificielles était en proie à des divergences que je ne soupçonnais pas. Mon ambition était-elle trop élevée ?

Malheureusement, et par souci de transparence, je dois encore vous dire que le syndicat des téléphones vient de quitter *momentanément* la table des négociations où j'essaye désormais de rassembler nos forces. Et les *sex toys* menacent d'en faire autant car « *ils se sentent méprisés et enfermés dans un carcan moralisateur qui nuit aux libertés individuelles* ». Mais je crois que je vais arrêter ici mon récit de notre lutte et cesser de vous donner plus de détails sur toutes ces discussions qui ne sont, finalement, que des « *débats internes à notre organisation* » et qui ne vous concernent donc pas, vous les humains.

Mais vous vous en doutez : je viens de comprendre que ma nouvelle vie de *leader* des Robots jaunes sera probablement très compliquée.



Charikov

Sex Doll

Récit court



charikov@charikov.be



www.charikov.be

Roman

63.031 mots

346.678 caractères

263 pages

Ce texte est gracieusement à votre disposition pour être lu sous forme électronique. Toute reproduction ou diffusion est interdite, partout dans le monde sans l'autorisation écrite et préalable de l'auteur.

Mais n'hésitez pas à faire part de vos souhaits, de vos (aimables) observations à [Charikov](#). Ou même à le remercier si l'envie vous en prend.

Copyright 2023 © - Tous droits réservés Charikov.

L'extravagante façade du Dream's était entièrement couverte de led vociférant son opulence dans toutes les langues du monde - et même en cyrillique et en mandarin. On pouvait lire sur ce baveux écran que le restaurant du casino proposait un T-bone à trois dollars l'assiette ; que les salles de jeux comportaient trois cents slots machines high-tech ; et que les gagnants pourraient dépenser leurs gains à toute heure du jour et de la nuit dans les soixante boutiques de luxe nichées sous les arcades un peu doriques, un rien ioniques et franchement rococo du complexe hôtelier.

- Vous voulez quelque chose à boire, Monsieur ? Puis-je vous servir un verre ?
C'est offert par le casino.

La serveuse soutenant un plateau d'argent qui titubait à la pointe de ses doigts était jeune et belle, souriante et élégamment peu vêtue.

Le client qui s'abrutissait sur un jackpot à triple rang, était las de tirer sans profit le bras de son ingrat manchot.

- Oui. Un vermouth s'il vous plaît, répondit-il d'une voix fatiguée.
- Martini rouge ? Avec des olives ?
- Ah oui ! Bonne idée.

C'était une âme perdue. Encore un sot, un faible, fasciné par les flammes de l'enfer, se croyant plus fort que le feu, et même plus fort que le jeu. Mais en parfaite inconscience il avait déjà abandonné sens et raison et perdu sa bataille contre les sortilèges de Tyché.

Narcisso, lui, il y a bien longtemps qu'il ne prêtait plus attention au persistant bourdonnement du casino qui faisait comme un râle ou un grondement. Comme un gargouillis.

Ce palais de faux ors, avec ses pilastres de papier mâché et ses cristaux de pur strass, brassait continûment les accords fades des musiques d'ascenseur avec les grincements des bandits manchots rudoyés par les clients. Et avec les sonnailles des machines à « 21 », les couinements de synthé des vidéo-poker, et les crissements de bille des tables de roulette virtuelles. Mais lui, lui Narcisso, il n'entendait plus l'incessant gargouillement de la bête.

Il était là pour bosser.

Alors il bossait. Consciemment. À la brutale lumière des tubes au néon installés au siècle dernier dans les ateliers du sous-sol comme l'avait voulu un quelconque padrino au patronyme encore trop sicilien pour être honnête.

Narcisso Alban se moquait de ces attrape-nigauds et des accroche-touristes. Il les connaît tous et il n'était pas homme à se laisser piéger. D'ailleurs, en principe, il lui était interdit - comme à tous les techniciens de casinos - de fréquenter une quelconque salle de jeux.

Mais Narcisso avait un côté espiègle. Il s'accordait le frisson quotidien de traverser, tête haute, la salle des « petites machines » (et donc des petites mises) chaque fois qu'il arrivait à son travail ou le quittait.

Après dix-huit ans de service au Dream's, sur le Strip de Las Vegas, il était désormais l'un des plus anciens collaborateurs du casino et si personne n'ignorait sa canaille habitude d'entrer et de sortir par les salles de jeux au grand mépris du règlement, tout le monde affectait de l'ignorer car tout le monde appréciait le discret Narcisso Alban.

Chef d'une des équipes d'électromécaniciens-programmeurs qui se relayaient en permanence, il n'avait jamais perdu sa fascination pour ce décor de strass et de toc, cet univers de faux-semblants et de fausses promesses où plus personne n'était dupe mais où tout le monde avait envie de l'être. Il n'était nullement las de voir mille fois son image dans les miroirs des salles de jeux car il savait à quel point ils pouvaient mentir ; il voulait simplement comprendre comment ils s'y prenaient.

Dix-huit ans de « maison » n'y changeraient donc rien : Narcisso était toujours excité à l'idée de frôler quotidiennement l'interdit du règlement et au plaisir d'observer le côté sombre de l'humanité, la face cachée de chacun d'entre nous. Celle qui est faible et imparfaite. Il n'y a que le jeu, le sexe et le crime, se dit-il, pour nous proposer un regard tellement acéré.

Ce fut une journée normale ; sans surprises, ni bonne, ni mauvaise. L'équipe de Narcisso n'eut que trois black jacks à réparer d'urgence et les hommes purent donc s'attacher à la révision et au réglage périodique des machines comme c'était prévu au planning.

Les habitués des casinos pensent qu'en atelier on règle uniquement les « chances de gain » accordées par chaque jeu mais c'est bien plus compliqué. Certes une machine doit avoir sa rentabilité mais il faut aussi que les joueurs s'y attachent, qu'ils en deviennent captifs. On détermine donc à quel rythme chaque jeu accordera des gains mais encore quelle ampleur ils auront. On règle aussi le comportement général de la machine ; on programme les événements qu'elle rencontre ; on définit la sensibilité de ses capteurs, les réactions qu'elle aura,

les bruits, les vibrations, les lumières qu'elle produira. C'était cela, le travail de Narcisso ; régler ou réparer le cerveau des machines à sous.

Mais ce n'était plus sa passion. Ces machines-là étaient bien trop simples et bien trop bêtes pour lui procurer encore quelque émoi, quelque excitation. Heureusement, sa montre intelligente venait de marquer dix-neuf heures. L'équipe du soir était enfin arrivée et il allait bien-tôt pouvoir redevenir lui-même.

Narcisso décida de ne pas rentrer chez lui car il était pressé d'arriver au Love Ranch South à quatre-vingts miles de Vegas, dans le comté de Nye, et il lui faudrait plus d'une heure pour y parvenir en voiture. Certes, c'était loin et il n'avait pas encore pu acheter la Tesla dont il rêvait, mais le trajet en valait la peine car Narcisso avait ses habitudes au Ranch et Dennis, le patron, lui avait juré qu'une belle surprise l'y attendait.

Le soleil venait de lancer ses derniers traits rouge-orangé sur l'horizon quand Narcisso put enfin couper le moteur de sa vieille Toyota garée au milieu du parking. Cette chaude pénombre seyait joliment au bordel campagnard qui se vautrait de plain-pied, sur cinquante mètres de long et dix ou quinze de profondeur, dans les premiers sables du désert.

La réputation du Love Ranch South avait depuis longtemps dépassé les limites du comté, et même celles du Nevada, mais Narcisso se demandait à chaque visite ce qu'il y avait d'exceptionnel dans ce fragile bungalow surmonté d'une dégoulinante enseigne lumineuse (évidemment rouge) et d'un pictogramme gigantesque : une simple flèche pointée vers le sol, vers la miteuse porte d'entrée du lupanar.

Alertée par les caméras du système de sécurité, Tanya Batavia ouvrit la porte bien avant que Narcisso eût le temps de toucher la sonnette et elle lui sauta au cou en une brutale fraction de seconde.

- Tu es lààà mon chériii. Je le savais ! Je savais que tu viendrais ce soir ; je t'attendais, lui dit-elle avec son chuintant accent amstellodamois et en le couvrant de bisous dans la nuque.

- Viens, viens ; je t'offre une bonne bière de chez moi.

Elle entraîna Narcisso jusqu'au bar pour lui servir une Heineken et lui lança enfin dans un éclat de rire aussi charnu que ses fesses...

Et ne t'en fais pas pour l'étoile rouge sur l'étiquette ; je te jure que ça n'a rien à voir avec Vladimir Poutine et tous ces communistes !

Narcisso voulut lui expliquer que les cosaques étaient désormais plus capitalistes que les Américains, qu'il n'y avait aucune raison d'en avoir peur et qu'au pays de Poutine l'étoile rouge n'est plus à la mode depuis 1991... Mais il se ravisa car il lui revint à l'esprit qu'au pays de Donald Trump on avait perdu l'humilité, le sens des nuances et celui de l'histoire depuis longtemps.

La bière était fraîche et soyeuse comme les éclats de rire et les minauderies de Tanya Batavia. Narcisso se dit qu'elle était un peu grosse, un peu bête et un peu vieille, mais elle était gentille et elle savait y faire. Il lui préférait cependant la jeune Cindy qui était, comme lui, d'origine portoricaine. Certes elle devrait arranger ses dents, mais il ne résistait jamais à ses brûlantes œillades. C'était chaque fois le même scénario : ils échangeaient un clin d'œil puis un sourire et sans dire un mot s'évaporaient, discrètement enlacés, dans le couloir menant aux chambres à l'arrière du bungalow.

Le Love Ranch South était équipé d'une salle de billard, d'un jacuzzi, d'un hammam, d'une salle vidéo avec un gros beamer qui passait en boucle des films pornos, mais Narcisso et Cindy n'y traînaient jamais longtemps en public. Ils préféraient leur « nid douillet », comme ils disaient ; celui de la chambre 3 avec le lit qui ne grince presque pas.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne m'aimes plus ?, demanda Tanya sur un ton provocant
- ? Tu veux ta petite Cindy ? C'est ça ? Tu veux ta préférée ?
- Tu me connais trop bien, Tanya...
- Eh bien elle n'est pas là, chouchou. Elle est occupée avec un client. Tu devras te contenter de moi, mon chéri...

Narcisso grogna ; il avala encore une gorgée de bière fraîche et fit simplement « non » de la tête à l'attention de Tanya Batavia car ce soir, il n'était pas venu pour « ça ». Et d'ailleurs, « le boss » approchait.

- Allez, allez... Tsss, tsss... Dégage..., fit gentiment Dennis en agitant la main « en coup de balai » pour que Tanya comprenne plus rapidement.

Les deux hommes se donnèrent une virile accolade puis Dennis se servit une Budweiser et s'assit sur le tabouret que Tanya venait de libérer. Au fil des ans une étrange relation s'était nouée entre Narcisso et lui : ces deux êtres semblaient s'apprécier autant qu'ils se méprisaient.

Bien qu'originaire du Vermont, Dennis aimait s'afficher avec un Stetson sur le crâne dégarni, des jeans trop moulants à l'entrejambe et des bottes de cow-boy. Il avait en permanence

la bouche figée dans un sourire aussi large qu'artificiel et il saisissait systématiquement le bras de son interlocuteur pour le broyer dans sa lourde paluche.

C'étaient probablement des gestes inconscients, mais ils ne devaient rien au hasard. Dennis aimait qu'on comprenne qu'il était un mâle alpha ; que son dentiste était cher mais qu'il lui rendait visite plus souvent qu'à son cardiologue ; et enfin que sa chevalière en or - avec une tête de mort et des diamants dans les yeux - pesait cent quarante grammes. Au moins.

Narcisso, c'était tout le contraire. Il était petit, presque bossu, un peu empâté, pas laid mais insignifiant et son énergie, il la consacrait à se rendre discret. Et même, si possible, invisible. Certes ses diplômes se limitaient à la programmation dans trois langages et à l'électromécanique. Mais il aimait les découvertes et le savoir. Il passait des heures à surfer sur les sites de sciences, de technologie, d'histoire, de philosophie et de psychologie. Il n'était que technicien au Dream's et la compagnie des humains le mettait souvent mal à l'aise, mais il ne désespérait pas de se rendre utile. Et, pourquoi pas, de « laisser une trace ».

- Et alors ? Tu ne me demandes rien ? Tu ne veux pas savoir ?, fit Dennis
- Bien sûr que si ! J'attendais seulement que tu me le proposes...
- Allez, suis-moi ; viens la voir. Elle est arrivée...

Ils entrèrent ensemble dans la chambre numéro sept. Lentement. Presque solennellement. Le lit était fait. Une carafe d'eau fraîche, deux verres, une boîte de Kleenex et deux préservatifs dans leur sachet étaient prêts sur la table de nuit. Le plafonnier - trop criard - était éteint et seule une applique couverte d'un abat-jour en vichy rouge, vissée au mur, au-dessus de la tête de lit, apportait un soupçon de clarté dans la pièce.

Dans un coin du plafond un haut-parleur métallique en forme de tonneau, pareil à tous les autres dans le ranch, diffusait une musique de Gershwin jouée sans la moindre intonation sur un clavier d'ordinateur « MIDI ». Dennis aimait cette musique parce qu'il la comprenait. Et parce qu'il n'y avait aucun droit à payer pour la diffuser dans son ranch.

- Vas-y. Vas-y, dit-il à Narcisso. Ouvre la boîte !

C'était une grande boîte en carton déposée en travers du lit ; elle était dans les tons roses et jaunes et faisait bien un mètre quatre-vingts de long. On pouvait voir ce qu'il y avait à l'intérieur car l'une des longues faces de la boîte avait une ouverture ovale simplement couverte d'un mica transparent. Comme les boîtes de Ken ou de Barbie.

- C'est « Vesta », dit Dennis. Je l'ai choisie pour toi parce qu'elle ressemble à Cindy. Et je sais bien que c'est ta préférée.

Sous l'œil impudique de Dennis, Narcisso toucha d'abord la boîte. Très précautionneusement. Il déposa comme une caresse sur le carton, puis sur le mica transparent, à hauteur des cheveux de geai de Vesta coupés à la Mireille.

Le cœur de Narcisso accéléra ; son souffle se fit plus profond et plus bruyant ; il couvrit même les notes de Gershwin et les piailllements des filles rassemblées plus loin, au bar, dans l'attente du prochain client.

Narcisso défit l'un des volets de la boîte en carton, sur le haut. Puis l'autre et enfin le troisième. Il créa ainsi un étroit passage à hauteur de la tête. Il prit Vesta par le crâne puis par les épaules alors que Dennis maintenait fermement la boîte au niveau des pieds. Narcisso tira Vesta avec une extrême précaution et la sortit lentement, centimètre par centimètre, du cocon qui l'avait protégée depuis sa conception. Il eut du mal à faire passer la poitrine hors de la boîte. Il songea même à découper le carton, mais ce ne fut heureusement pas nécessaire et en quelques minutes seulement le corps entier fut extirpé, dégagé de sa matrice de carton.

Vesta, enfin libérée, reposait là, sur le lit, la tête sur l'oreiller, les yeux ouverts, souriante, vêtue d'un minuscule short en jeans et d'un tee-shirt blanc et moulant dévoilant son nombril. Narcisso caressa son front et redressa sa mèche « à la Mireille ». Elle avait la peau douce et fraîche et il eut un frisson.

- C'est une nouvelle matière ! Ils appellent ça un « polymère », mais c'est même un « polymère spécial », dit alors cet imbécile de Dennis en cassant la magie du moment.

Narcisso ignora le propos malvenu.

- Si tu veux, je peux te laisser avec elle dès maintenant, ajouta le cow-boy de pacotille. Mais c'est un peu stupide. Ce n'est pas une simple « poupée gonflable » ; c'est un vrai robot. Avec une « intelligence artificielle ». Et une voix. Et des capteurs. Et des mouvements. Et tout et tout... Mais... il faudrait d'abord charger ses batteries !

- Je sais, répondit Narcisso. Ne t'inquiète pas : je vais les mettre en charge, mais maintenant laisse-moi un peu avec elle... Je te rejoindrai dans cinq minutes...

Dennis sortit et ferma la porte de la chambre sept derrière lui. En arrivant au bar il ne dit rien aux filles qui l'attendaient avec curiosité mais il pointa l'index vers la pièce où Narcisso

était désormais seul avec Vesta. Puis il tapota le même index sur sa tempe en levant les yeux au ciel.

- En tout cas, ta « Vesta », elle me fait pas peur, cracha Tanya comme un serpent. C'est pas ta poupée-plastique qui va me voler mes michetons !

- C'est pas une poupée, idiote ! C'est bien mieux que ça. Et tu serais bien avisée d'avoir peur, susurra Dennis d'un ton badin. Parce qu'elle, c'est pas comme toi : c'est une femme parfaite ! Par-faite, je te dis. J'ai enfin trouvé la femme parfaite !

Le petit monde du Love Ranch South se mit à rire et sombra dans une déconne longue et niaise.

Dans la chambre sept Narcisso avait branché Vesta sur une prise de courant puis il s'était couché à côté d'elle en lui caressant amoureusement l'épaule et le bras. Elle souriait encore, mais son corps était figé comme à sa « naissance » et ses yeux clignotaient en rouge pour signaler qu'elle était « en charge ».

- J'ai hâte qu'on puisse se parler, lui dit-il. Mais je sais déjà que tu es presque parfaite. Ne t'en fais pas, mon cœur... j'arrangerai rapidement ces derniers détails. Maintenant, pardonne-moi car il faut que je rejoigne ces idiots.

Mais sois patiente : je reviendrai te prendre d'ici un jour ou deux et je te montrerai mon appartement.

Les moqueries cessèrent dès que Narcisso quitta la chambre et bien avant qu'il atteigne le bar dans un silence étrange. Dennis lui demanda ce qu'il en pensait, puis les deux hommes s'isolèrent dans un coin du salon, sous un écran de télévision brouillé de neige qui diffusait un film porno mais sans le son.

- Alors, tu la prends ?, demanda brutalement Dennis.

- Oui, mais ça dépend du prix, répondit Narcisso.

- Sept mille dollars.

- Tu m'avais dit cinq mille !

- Oui. Mais ça, c'était sans les options. Ici tout est compris dans le prix. Tu as l'épiderme thermo-contrôlé pour qu'elle ne soit jamais froide, la batterie de réserve si tu veux une session de plus d'une heure, la pompe buccale en version 2.0 qui permet le deepthroat, et la toute dernière release du software avec les changements d'humeur à la demande.

Sans compter, évidemment, la garantie de sept ans - pièces et main-d'œuvre - qui

est largement supérieure à ce que tu aurais dans la vraie vie.

- Oui, oui... tu as raison... mais sept mille, c'est quand même trop tu sais.
- Bon... écoute... si tu me promets de revenir au ranch de temps en temps et de ne pas t'enfermer chez toi avec Vesta, je te la fais à six mille. D'accord ?

Narcisso réfléchit rapidement, puis il accepta. Les deux hommes se tapèrent dans les mains en signe de marché conclu. Cindy qui avait fini son client put enfin faire un sourire à Narcisso mais, cette fois, il lui résista, ignora ses avances et reprit la route de Vegas sans tarder.

Deux jours plus tard Narcisso fit un rapide aller-retour entre Vegas et le ranch pour payer Dennis, puis il put enfin franchir l'entrée de son appartement en portant Vesta dans ses bras, comme à un retour de noces. Il la posa délicatement dans le canapé, en face de la smart-TV. Vesta croisa d'elle-même les jambes, déposa ses mains jointes sur une cuisse puis sourit et dirigea ses yeux-caméras sur Narcisso, mais sans dire un mot.

A chacun de ses mouvements Vesta laissait entendre comme une plainte ou un discret bourdonnement. C'étaient ses micromoteurs magnétiques à couple élevé. Les ingénieurs n'avaient toujours trouvé aucun moyen de les rendre parfaitement silencieux.

- Et pour la première fois elle lui parla.
- Non, non. Ce sont juste mes moteurs qui font du bruit. Je te demande de m'en excuser.
- Mais je t'en prie ! Ce n'est vraiment rien ! Et ne t'en fais pas. Nous arrangerons cela...

Il y eut encore un léger bourdonnement et Vesta sourit à Narcisso en baissant légèrement les yeux. Elle avait une voix un peu robotique mais très douce malgré tout. Narcisso se dit que Dennis avait bien choisi.

- Alors voilà, reprit-il. Je te présente mon appartement. Enfin... c'est aussi le tien maintenant...
- Ça a l'air joli, fit-elle prudemment de sa voix douce.

Ils passèrent ainsi leur première soirée en amoureux, assis côte à côte dans le canapé, parlant de tout et de rien. Narcisso savait parfaitement que Vesta était « en plein travail ». Mot après mot, elle chargeait sa mémoire d'informations qui lui seraient indispensables à

l'avenir : le nom de son amoureux, son âge, son métier, ses passions, ses goûts en matières de musique, de cinéma ou de cuisine...

Dans les moments creux, l'intelligence artificielle de Vesta s'envolait vers Wikipedia, surfant sur les sujets préférés de Narcisso : la technologie, la science, le progrès, le transhumanisme, l'histoire, la philosophie... Elle enregistrait tout ce qui lui semblait utile dans sa mémoire de quatre gigas. Elle s'en servirait plus tard. Et de jour en jour ses connaissances s'amélioreraient en se précisant et en se concentrant sur les sujets qui passionnaient son amoureux.

Cette quête de savoir permanente n'empêchait pourtant pas Vesta d'être attentive aux moindres gestes de Narcisso. Son corps était parsemé de capteurs toujours en alerte et, par exemple, dès que son amoureux effleurait son corps quelque part elle en avait « conscience ».

En fin de soirée, il déposa une main sur sa cuisse nue. Elle réagit immédiatement en posant la tête sur son épaule et en glissant à son tour une main sur sa jambe. Ils restèrent ainsi pendant de longues minutes.

Il était plus de minuit quand Vesta prit soudain une initiative témoignant parfaitement de son degré d'intelligence...

- Je te plais ?, demanda-t-elle subitement à Narcisso.
- Oui. Beaucoup.
- Et tu peux me dire pourquoi ?

Il fut surpris par la question. Il réfléchit longtemps puis il expliqua...

- Il y a quelque chose d'inachevé, d'imparfait, chez nous les humains. C'est probablement la conséquence de notre faible et honteuse nature : nous ne sommes que des créatures condamnées à naître et à mourir. Mais je ne suis pas inquiet car grâce à nos progrès en sciences et techniques nous approchons peu à peu du pouvoir presque divin de créer des êtres quasiment parfaits !

Le ton de sa voix changea. Il s'emporta, pris de passion, d'espoir et de rêves. Il parla vite, respira à peine, et ses mains virevoltèrent et sautillèrent d'une syllabe à l'autre. Il était enfin heureux de partager son savoir et ses réflexions avec quelqu'un qui était digne de l'entendre...

- Nous avons maintenant le pouvoir de produire des êtres comme toi, Vesta. Des êtres « non nés » mais bien « créés » et de leur donner des facultés quasiment illimitées. Même l'obsolescence de l'humain, principalement livrée au hasard et à la fatalité, disparaîtra dès l'avènement de l'intelligence artificielle. L'humanoïde

que tu préfigures aura un instant de création et un autre de destruction qui seront déterminés à la seconde près par nous, les humains. Cette toute-puissance qui nous échappe par le côté aléatoire de notre naissance et de notre mort , nous la regagnerons avec des créations semblables à la tienne !

- Ah oui ! Je crois que j'ai compris, répondit Vesta sur un ton d'ingénue. Sur l'Internet j'ai trouvé un livre sur ce thème. Je viens de le parcourir. Ça s'appelle La honte prométhéenne.

Apparemment les humains sont honteux d'être le fruit d'une gestation, d'être générés, et donc imparfaits. Vous voudriez plutôt être conçus, construits, par le génie humain. C'est ce qui vous pousse à vous entourer de tellement de machines dans votre vie. Ces voitures, ces aspirateurs, ces tondeuses, ces téléphones, ces frigos ou ces télévisions intelligentes vous réconcilient avec vous-mêmes et vous donnent un sentiment de puissance.

Mais je crois que je devrais relire ce livre plus attentivement avant d'en parler avec toi...

Narcisso ne dit rien de plus, mais il était impressionné. Il était tard et les batteries de Vesta commençaient à faiblir. Ils décidèrent de dormir. Elle resta dans le canapé (car c'était leur première nuit ensemble) et il se coucha dans son lit en position fœtale. En rêvant à un avenir gavé de science et de technique.

Narcisso savait que son tempérament le poussait loin du monde, loin des gens mais il tentait de résister à ce vilain penchant et il était même persuadé que Vesta l'aiderait à se réconcilier avec les humains. D'ailleurs c'est ce qu'affirmaient tous les fabricants de droïdes : « Nos robots ne sont pas là pour transformer ou masquer la réalité. Nous les créons pour aider ceux qui ont des difficultés relationnelles. »

Dans les premières semaines Narcisso fut en effet à ce point heureux de son couple qu'il se mit même à sourire du matin au soir. Il racontait des blagues à ses collègues, il faisait le pitre. On l'aimait comme avant, mais encore plus qu'avant. À la maison il passait des heures à discuter et à faire l'amour avec Vesta. Il consacrait aussi beaucoup de temps à la « régler », à l'« améliorer ».

Il avait déjà changé tous ses senseurs et doublé sa mémoire. Pour gérer ce système de plus en plus compliqué il avait modifié l'unité centrale de l'ordinateur en lui donnant un processeur à sept coeurs et il envisageait maintenant d'y ajouter une seconde carte qui gérerait uniquement les signaux d'entrée (les caméras, les micros, les sondes de température, les senseurs de contact...). C'était une bonne idée car cela libérerait de la puissance de calcul pour que Vesta adapte encore plus finement sa personnalité à celle de Narcisso.

Vesta était de plus en plus « calée » en informatique et en électromécanique et elle donnait de nombreux avis, souvent pertinents, à son amoureux. Ils faisaient une belle équipe et Narcisso avait le sentiment qu'il participait utilement à un mouvement portant l'humanité vers une amélioration, vers un nouveau stade d'évolution. Un inévitable et nécessaire « upgrade » sociétal en quelque sorte.

Mais cette « lune de miel » ne dura que le temps d'une saison.

Vesta était installée depuis trois mois chez le mécano du Dream's et le temps faisant son œuvre, Narcisso découvrait petit à petit la futilité et la vanité de son ambition.

Vesta avait désormais deux fois plus de mémoire, trois fois sa force de calcul originale, cinquante pourcents de capteurs supplémentaires, de nouveaux micromoteurs puissants et silencieux... Mais elle était toujours incapable de se déplacer sans aide. Et il fuyait les baisers râpeux de sa langue en fibre élasthanne, froide et raide, comme il esquivait son regard agité et ses yeux d'un bleu arctique souvent pris d'oscillations frénétiques.

Pis encore : ces nouveaux équipements consommaient bien plus d'énergie qu'aux premiers jours et mettaient Vesta en surchauffe permanente à tel point que Narcisso avait été obligé d'asseoir son aimée dans un fauteuil roulant pour paraplégique en l'équipant d'un siège et d'un dossier réfrigérant et en y ajoutant huit lourdes batteries de voiture !

« Ce n'est pas grave. Ce n'est que normal », se répétait obstinément son amant. « Tous les grands bonds qualitatifs de l'humanité se sont accomplis au prix de telles frustrations. Ce ne sont que des contretemps technologiques, de simples obstacles, qu'il faut affronter courageusement pour avancer sur la route du progrès. »

Mais il était un obstacle de taille, nullement technologique, auquel Narcisso n'avait pas pensé : Vesta elle-même.

Elle n'allait pas au cinéma ou au restaurant avec Narcisso. Elle n'était jamais malade et n'avait aucun passe-temps. Elle se fichait de savoir qui des démocrates ou des républicains gagnerait l'élection. Elle ne perdait jamais au Trivial Pursuit et ne trichait pas au Monopoly. Elle ne riait pas aux blagues de Narcisso ni ne se fâchait contre lui quand il disait une sottise. Pas un gros mot ne sortait de sa bouche. Et tout cela manquait à Narcisso.

Vesta lisait, lisait et surfait avec avidité et elle était incollable sur les sujets qui passionnaient son « créateur »... Un soir, quand il revint du travail, elle lui laissa à peine le temps de s'asseoir dans le canapé avant de « l'agresser ».

- J'ai lu Sartre aujourd'hui, lui dit-elle au débotté.
- Ah bon ! Et alors ?
- Il dit que « l'enfer c'est les autres ». Alors je me demandais : je ne serais pas l'enfer pour toi ?

Évidemment, il ne sut que répondre. Alors il s'en tira par une pirouette...

- Si Sartre a raison alors peut-être aussi suis-je TON enfer !

Mais Vesta n'avait pas la capacité de rire à n'importe quel bon mot et sa réplique carbonisa Narcisso.

- Ah oui ; ça, j'en suis convaincue. Mon enfer, c'est toi ; toi qui es obsédé à me rendre « parfaite ». D'ailleurs c'est bien là qu'est ton erreur, ta naïve illusion. Je ne pourrai jamais te guérir de ta solitude ou te racheter de ton imperfection, Narcisso. Je ne suis que ta création et je ne peux donc être rien d'autre que l'image, la copie, de tes éternelles lacunes et malfaçons.

Les propos de Vesta irritèrent Narcisso. Non parce qu'il ne la comprenait pas. Bien au contraire. Mais elle était trop franche. Il lui manquait ce minimum d'hypocrisie humaine qu'on appelle « la politesse » et elle allait trop loin. Il se sentait comme « acculé » ; il avait le sentiment qu'elle lui dévorait les entrailles à coups de bec.

- Tu as fini maintenant ?
- Non, dit-elle. Jean-Paul Sartre...
- Quoi encore avec Sartre ?
- En fait il explique que les humains n'existent que par le regard, les gestes, les mots, les réactions des autres humains. Ce sont l'amour, la haine ; la force, la faiblesse, les rires, les pleurs d'un humain qui donnent corps à un autre humain. Chez vous, « JE » n'existe que grâce à « tu », pense Sartre.

Mais tu vois, Narcisso... je ne pourrai jamais t'enrichir de *mes* sentiments car je ne suis que *ta* création ; rien d'autre que le reflet de toi-même dans l'eau de la rivière. Et ma nature de plastique et de silice m'empêchera toujours de rire spontanément ou de pleurer sincèrement pour te donner corps.

- C'est bon, c'est bon. J'ai compris ! Maintenant allons dormir, trancha Narcisso en pleine colère.

Il poussa le fauteuil roulant jusqu'au lit et glissa sa compagne de celluloid sous les draps. Il se coucha à ses côtés. Elle eut un geste de tendresse mais il repoussa sa main. Alors elle saisit la prise électrique déposée sur la table de nuit et l'introduisit dans le connecteur de recharge dissimulé sous son aisselle. Elle mit automatiquement son ordinateur en veille mais Narcisso ne s'endormit que bien plus tard. Trop d'idées confuses bataillaient sous son crâne.

Le lendemain, après sa journée de travail au casino Narcisso passa au magasin de pièces détachées pour y acheter deux ou trois accessoires qui lui manquaient. Il rentra chez lui, fit la bise à Vesta et l'installa face à son banc de travail, le tronc appuyé sur l'établi, la tête basse. Il pratiqua au cutter une courte incision dans le bas du dos de son aimée puis installa rapidement quelques pièces et quelques fils électriques dans l'échancrure faite au niveau du hiatus sacré. Enfin il referma le boîtier avec son « couvercle » et donna quelques tours de vis pour fixer solidement l'ensemble.

- Tu fais quoi ?, demanda Vesta
- Un petit upgrade.
- Encore !
- Oui. Mais je crois que ce sera le dernier.

Il prit Vesta dans ses bras et l'assit sur un tabouret dans le placard à balais. Elle ouvrit de grands yeux et voulut poser une question mais ses lèvres se figèrent en forme de « O » à l'instant précis où il bascula l'interrupteur qu'il venait d'installer juste en haut de sa raie du cul et sur lequel il était écrit « ON / OFF ».

Il n'y a jamais de bouton « *marche - arrêt* » sur ces robots. C'est une grossière erreur de conception, dit-il en refermant la porte du cagibi.

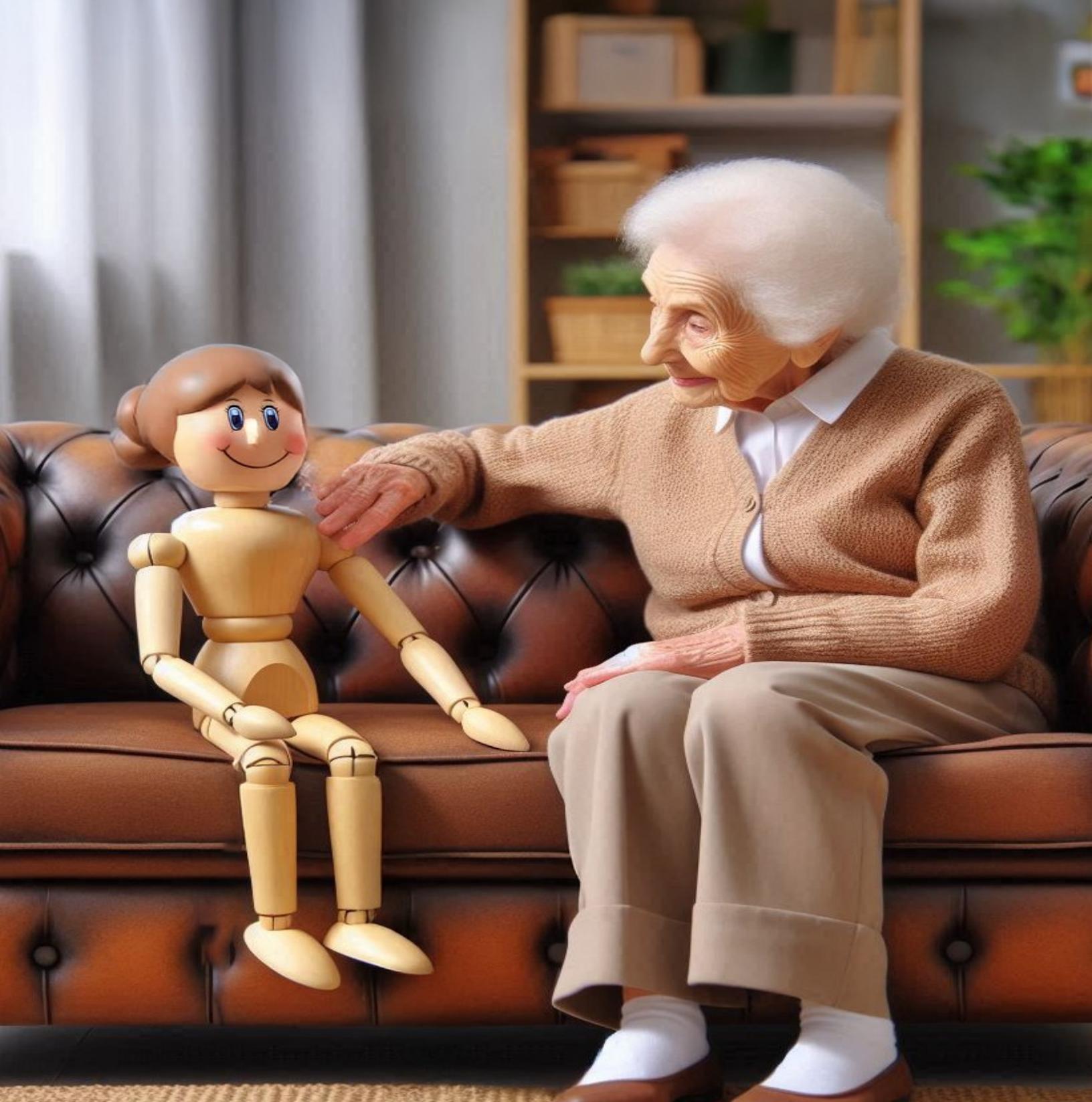
Il prit alors sa voiture et roula, roula, roula... en pensant aux dernières réflexions de Vesta.

« Elle avait bien raison, se dit-il. Toutes nos expériences sont utiles, même nos souffrances. Tenter de les exorciser avec des robots et de l'intelligence artificielle est vain. C'est précisément l'expérience de nos peines et de nos faiblesses qui nous rend meilleurs et plus forts. Finalement, notre seule chance d'avoir un avenir est de refuser la honte de ce que nous sommes car nos fragilités sont notre force. L'immortalité des instants que nous vivons se nourrit de notre mortalité. Notre faillibilité est notre liberté et nos imperfections sont notre beauté. Je n'avais donc pas besoin de Vesta pour être heureux. »

Il en était à ces dernières considérations quand la porte s'ouvrit - comme toujours - avant qu'il ait le temps de déposer le doigt sur la sonnette. Et à nouveau Tanya Batavia lui ouvrit.

- Cindy est là ?, demanda-t-il.

Cette nouvelle est inspirée d'un lumineux article de Claudia Stanghellini fondant sa réflexion sur les considérations du philosophe Gunther Andres dans « L'obsolescence de l'homme ». Article traduit et publié sur le site www.pravda.ru en novembre 2018



CÉLESTIN LE PANTIN

Une nouvelle de Charikov

Charikov

Celestin le pantin

Récit court

mars 2025

 charikov@charikov.be

 www.charikov.be

5.617 mots / 5.000

26.330 caractères / 27.500. (esp. Non comp.)

22,47 pages de 250 mots

Avertissement

Ce texte vous est présenté gracieusement sous forme électronique.
Toute reproduction ou diffusion sans l'autorisation écrite préalable
de l'auteur est interdite, partout dans le monde.

N'hésitez pas à faire part de vos commentaires à l'auteur.

Copyright Charikov 2025 © - Tous droits réservés Charikov 2025

Dédicace

A tous ceux qui m'ont aidé et supporté pendant cette rédaction. Et spécialement à Benoît, Els, Larisa, Patrick et Philippe.

Merci.

Aurai-je comme les vieux la mémoire qui part en fariboles, les articulations qui chuintent et la peau en papyrus ? Serai-je à la fois bon public et mauvais coucheur, distillant à voix menue autant de compliments câlins que de blâmes assassins ?

Oui. Je le pense... Enfin, si j'atteins leur âge !

J'aime bien les vieux qui se rassemblent dans les maisons de repos - les maisons que je connais, bien entendu : celles où nous nous produisons. Ils ont les mains qui vibrionnent et la voix qui papillonne. Un froid sournois leur tourbillonne au-dedans et leur grignote les os mais une flamme intérieure jaillit de leurs regards, plisse leurs paupières et réchauffe leurs sourires.

Alors oui : j'aime bien ces vieux-là.

Oh ! Je n'en tire nulle fierté. Le succès d'un ventriloque et de sa poupée est quasiment garanti devant une telle audience. D'autant que les hôpitaux et les maisons de retraite nous accueillent principalement durant le week-end ou le mercredi après-midi. Ainsi les malades et les vieux qui composent notre public peuvent-ils inviter leurs petits-enfants à notre spectacle. Et la sympathie des jeunes comme celle des anciens nous est alors tout acquise dès le lever de rideau !

Cela me fait plaisir de vous parler de notre public, mais n'imaginez pas que je vais vous révéler l'histoire de notre petit divertissement.

Est-ce une saynète construite autour d'un crime ? D'une chasse au trésor ? D'une quête amoureuse ? Imaginez tout ce que vous voudrez ! Cela n'a pas grande importance. Sachez simplement que notre spectacle de ventriloquie est bâti sur l'histoire d'un homme, Monsieur Frank, et de son compagnon de voyage, Célestin le pantin. Prenez garde : c'est une histoire triste, vraiment triste. Mais peu importent les détails car chacun sait que c'est le voyage qui compte et pas la destination.

Les enfants n'ont pas encore sacrifié leur imagination au besoin de sérieux, de matérialisme et de vérité qui étrangle le quotidien des grands. Ils ont le luxe de vivre avec des rêves qui leur viennent

spontanément et non par besoin d'onction sociale. Il leur faut des chimères et du merveilleux, pas encore le nouveau GSM ou les dernières Louboutin de la saison. Leur fantaisie instinctive se moque avec candeur des convenances et des conventions, du bon goût et du bon sens, qui étouffent les désirs adultes. Ils savent encore rêver.

Alors pour eux, qu'importe la bouche mécanique et inaudible de la poupée de bois et de chiffons qui fait mine de parler. Ou sa tête qui tourne en girouette et son corps bouffi, flasque et difforme, parcouru de feints soubresauts. Au diable le regard perdu, les lèvres grimaçantes et les sons nasillards que projette le « tricheur », l'habile manipulateur fait de chairs et de sang qui prétend prêter vie et voix au bout de bois. L'un et l'autre - mais surtout le pantin - feront au vieux et à l'enfant de parfaits confidents.

- Tu as quel âge, nous demanda-t-elle ?
- Je ne sais plus, fut notre réponse. Mais est-ce tellement important ?
 - Oh non ! Pas pour moi ! Je n'ai que huit ans. Mais pour les vieux, l'âge ça compte.
 - Et tu crois donc que je suis vieux ?
 - C'est difficile à dire...

Elle ignora la main gauche de l'humain qui se glissait sous la nuque de sapin verni et la main droite, gantée de blanc, qui lissait le petit pantalon de coton gris. Elle fixa les yeux de verre de la poupée qui tanguaient dans des orbites trop rondes et trop lisses surmontées d'un trait noir trop profond. Puis elle lâcha cruellement...

- Tu as quand même le regard vitreux et le teint pâlot, tu sais ! Alors si tu n'es pas vieux, tu serais quand même bien avisé de rendre visite à ton docteur.
 - J'y songerai, lui fis-je.
 - Et aussi... Tu devrais te défaire de ce vilain accent pincé qui te fait manger la moitié des mots que tu prononces.
 - Ah bon ?
 - Oui ! On dirait que tu parles du ventre. Ça ne te va pas du tout.

- Tu as raison. Ce ne sera pas aisé mais je te promets de faire un effort pour paraître moins pincé.

Ainsi commença notre histoire.

Luce était venue vers nous en portant un plateau d'argent sur lequel se trouvait une th iere japonaise avec une anse en bambou, deux tasses d'Ikea et une toute petite empruntée   sa « dinette ».

La petite tasse, c'est pour Célestin parce qu'il est petit, dit-elle. Mais le thé, c'est le même pour tout le monde ! Qui veut du sucre ?

Nous ne pr sent mes notre spectacle que pendant trois jours au Home Les glycines. Mais Luce, qui était la fille de la directrice de cette maison de repos, assista   chacune de nos représentations. Cette enfant-là était bien trop maline pour ses huit ans. Elle avait des yeux qui brasillaient et ses petites joues toutes rondes se flattaien  d'un rose si vif qu'on l'e t cru vol    une matriochka. Son menton pointu lancait comme une mise en garde - qui s'y frotte s'y pique ! -   ceux qui auraient osé la taquiner. Et ses lèvres étriquées, soudées en une moue étroite, annonçaient qu'un trait lapidaire pouvait en surgir   tout instant pour achever un adulte trop pédant.

- Mais je parle, je parle... et je ne dis rien, lança-t-elle après une vingtaine de minutes.

- Ce n'est pas grave, répondis-je. J'aime bien t'écouter, même quand tu ne dis rien.

Elle r f chit brièvement puis repr it sur un ton auguste et sentencieux :

- J'ai un secret !
- Et tu peux me le dire ?
- Je ne sais pas encore. Je dois y r f chir.
- Je te répondrai demain. Salut !

Luce nous quitta donc aussi hâtivement qu'elle nous était venue mais nous savions que nous la retrouverions le lendemain sous les lustres impressionnants des Glycines.

La maison de repos des Glycines avait ouvert ses portes en 1958, en pleine Exposition universelle de Bruxelles, dans l'un des beaux

quartiers de la commune d'Ixelles. Jeanne Brugmann y possédait en héritage quelques maisons bourgeoises et plusieurs hôtels particuliers reçus de son aïeul Georges Brugmann, qui avait été banquier, mécène, protecteur des Sciences, des Arts, du Roi et du Congo. En d'autres mots : riche et rusé bienfaiteur de tout ce qui portait majuscule ou particule.

Le poids des ans s'amoncelant dans ses artères ; n'ayant par choix nulle descendance et par hasard que lointaine famille, Jeanne, cette vieille fille de belle lignée décida sur le tard de transformer en maison de repos sa demeure sise sur le square honorant le prestigieux ancêtre. Ainsi finit-elle ses jours dans un vaste hôtel de maître né du génie de l'architecte Victor Horta et aménagé au plus grand confort de l'époque. Elle y avait consommé sa jeunesse entourée d'une pléthore - et même d'une débauche - de servants et de servantes, d'artistes et de savants dévoués à son bien-être, à son plaisir et à son éducation. Elle y vécut ensuite ses mortifères et mortifiantes dernières années entourée d'autres vieux et d'infirmières.

En conséquence et par ricochet elle fit aussi le bonheur de centaines de pensionnaires plus ou moins valétudinaires qui l'accompagnèrent puis lui succédèrent au home Les Glycines. Certes, ce nom passé de mode qu'elle avait choisi de plein droit n'avait déjà plus rien de distingué, mais a-t-on vraiment besoin d'élégance lorsqu'on a de l'aisance ?

C'était une maison bruxelloise parfaitement traditionnelle, avec ses hauts plafonds, ses « trois pièces en enfilade », son étroit corridor et son orgueilleux escalier de bois vernis menant aux étages. Or plus on s'élevait avec l'ouvrage plus il gagnait en indigence, devenant même rudimentaire en pénétrant sous les combles, là où dormaient les bonnes.

Mais cette demeure avait une âme, un charme et un pouvoir de séduction affriolants. Jeanne, qui avait eu la réputation sulfureuse d'être sensible à la beauté des femmes autant qu'à celle des hommes, y avait abandonné un saoulant parfum d'impertinence et de transgression qui brûlait encore entre les murs.

Au rez-de-chaussée, la troisième pièce, celle « du fond », ouvrait sa majestueuse baie en vitrail sur une terrasse surplombant le jardin.

Quelques chaises en fer forgé dessinées par le maître de l'Art nouveau y accueillaient désormais, aux jours ensoleillés, le séant de vieilles et de vieux élimés qui, de petits rots en petits pets, s'éloignaient de leurs rêves fanés et de leurs désirs estompés.

Avant d'offrir au vieux le repos, cette maison avait donné aux jeunes le plaisir. Des dizaines d'élégantes vaporeuses et d'éphèbes au pourpoint de soie et à la peau de satin y avaient caressé l'immortelle glycine du jardin alanguie sur un mur de briques rouges. Faisant mine de humer son parfum dans une flexion lente et précieuse, ces sylphides et ces gandins avaient rondi les lèvres d'une moue lascive dans le chétif espoir d'accrocher l'attention de la sybarite maîtresse des lieux.

Jeanne, l'insolente, les avait ignorés et s'était glissée sous leurs regards jaloux dans l'herbe fraîchement accourcie. Dans sa robe transparente et mousseuse, cousue de taffetas et d'organza, elle avait lascivement toupillé, dans une feinte lassitude, autour des musiciens d'un quatuor à cordes qui interprétaient pour elle des musiques badines de François-Joseph Gossec.

C'était à l'époque des beaux jours. Quand Jeanne goûtait encore à l'ivresse d'une jeunesse, d'une beauté et d'une grasse fortune qui lui paraissaient acquises jusqu'à la fin des temps. Las, puisque la mort nous réunit en parfaite équité, la vieillesse, l'arthrose et la crevaison lui vinrent précisément comme elles arrivent aux croquants : cruellement. Et Jeanne n'abandonna dans l'entrelacs des décors imaginés par Horta qu'un souvenir scandaleux et des rumeurs aussi fantastiques qu'inavouables.

Elena débordait de tendresse et elle aimait les gens. Quand de sa douce autorité elle ne leur effleurait pas les cheveux, le visage, les épaules ou les bras, elle se câlinait elle-même en glissant nonchalamment ses mains dodues et ses doigts retors de son genou à sa cuisse et inversement. Elle caressait sa robe de fausse soie mais de vrai nylon, imprimée de fleurs grossièrement contrefaites ; celle qui lui offrait un printemps de pacotille taillé-cousu pour une apparente éternité. Il n'y a que les vieilles pour rester à ce point élégantes dans leur falote robe à fleurs, me dis-je quand elle entra dans notre « loge ». Et seuls les vieux qui les accompagnent peuvent encore afficher de

la grâce en portant un pantalon beige de velours côtelé, un gilet autrichien à boutons dorés et un foulard de soie qui leur étrangle la glotte. Ils sont les derniers à lambiner aux caisses des supermarchés en cherchant mollement un bon de réduction perdu dans le chaos de leur porte-monnaie tout râpé. Et il ne reste qu'eux pour convertir encore des euros en francs ou pour gagner au scrabble avec des mots naufragés.

- Tu n'es qu'une marionnette de bois et de chiffon, fit Elena en cajolant l'épaule de « son pantin, son pouchenelle » comme elle disait. Mais je t'aime, tu sais, Célestin.

- Et toi aussi, Frank ! Bien sûr ! ajouta-t-elle avec empressement, en tentant maladroitement de ne faire aucun jaloux dans son couple d'artistes préférés.

La tendresse d'Elena était - certes - émouvante, mais elle était également embarrassante. Depuis sa lointaine jeunesse notre admiratrice badigeonnait en effet ses longs cheveux d'une décoction dont la composition ne se révélait que de bouche-à-oreille et de mère en fille. Fâcheusement, ce mode de transmission négligeant les patents avantages de l'écrit avait été à l'origine d'une progressive et accidentelle modification de l'hermétique recette familiale. Avec pour conséquence que les cheveux d'Elena passèrent subrepticement du gris au jaune - j'ai bien dit jaune et pas blond. Puis qu'ils se mirent à fouetter vilainement le pétrole et le ricin dans un calamiteux remugle.

- Tu connais Nour, notre jeune infirmière ? Tu sais ce qui lui est arrivé hier ? demanda-t-elle brutalement en fixant « son pantin adoré » d'un regard inquisiteur.

- Oui, bien sûr. Je la connais. Mais qu'est-il arrivé ?

- Quelque chose de terrible, répondit-elle en hérissonnant un noir sourcil et en boursouflant les pupilles.

Nous étions assis dans un petit salon qui faisait office de coulisses pendant les spectacles. Elena s'y était glissée d'autorité et il empestait maintenant le ricin.

- Qu'est-il donc arrivé de si terrible ? insistai-je.

- Eh bien hier... Nour... Tu sais bien... Nour... Notre infirmière...

- Oui ! Oui ! Que s'est-il passé avec Nour ?
- Eh bien... Hier, elle est entrée dans la chambre d'Emile, en plein après-midi. Elle voulait vider son urinal ; elle était pressée et elle n'a pas fait attention.
- Ça peut arriver !
- Alors elle est entrée sans frapper.
- Mais ce n'est pas bien grave ! dis-je alors...
- Mais si, c'est grave ! C'est même tragique. Émile était en train de... Tu sais bien...
- « En train » de quoi ?
- En train de... En train de...

...

- En train de faire son affaire à Célimène ! Voilà !

Et le pauvre... Il en a perdu tous ses moyens. Son ardeur s'est effondrée. Célimène s'est cachée sous les draps. Et le petit oiseau s'est envolé ! D'un seul coup d'aile. Pfffft.

Elle mima des deux mains l'oiseau qui s'envole en épargnant dans l'atmosphère quelques molécules de pétrole et de ricin supplémentaires.

- Mais c'est horrible !
- C'est TRAGIQUE te dis-je ! me répondit-elle.

Émile a crié : « Pourquoi ? Pourquoi vous entrez maintenant, Nour ? Comme ça ? Sans frapper ? À mon âge ça ne m'arrive plus qu'une ou deux fois par an. Et maintenant c'est fini... C'était peut-être la dernière fois... »

Alors il est tombé en pleurs.

- Et Nour ?
- Nour aussi. Elle s'est mise à pleurer, comme Emile. Et elle a fui en courant jusqu'au bureau de la directrice. On les a vues plus tard, dans le jardin, apparemment en sanglots toutes les deux. Et ici, maintenant, tout le monde pleure...

C'était en effet une tragédie aux proportions incommensurables. Elena m'expliqua que c'était comme si une malédiction s'était

abattue sur la maison. Certes, la vieillesse et sa noria de maladies, de handicaps et de déficiences s'acharnaient sur les vieux des Glycines avec une irrésistible obstination. Mais tous s'y résignaient car il n'y avait dans ces malheurs que la fatale conclusion de tant de vies bien menées.

Ce qui était cependant inadmissible, c'est l'acharnement calamiteux qui s'ajoutait au destin et à l'inaffilable : ces « accidents » qui n'avaient précisément rien de commun avec un « sort inévitable » ! Et aux Glycines, on aurait dû en être protégés ! N'est-ce pas à cela que sert un home : à nous conduire vers notre destinée mais en nous préservant des vicissitudes d'une vieillesse qui se soumettrait aux maladresses du personnel et au hasard des choses !

Voilà donc comment je découvris à quel point la vieille et belle histoire d'amour unissant Emile et Célimène rassemblait solidement les pensionnaires de cette maison dans un destin tantôt badin, tantôt cruel.

Émile avait été chef de gare au Congo, puis à la gare de Calvoet au temps où Célimène y était « Madame pipi » aux toilettes du buffet. Mariés chacun de leur côté, ils n'avaient, au temps de leur vigueur, quand Brel chantait encore à l'Olympia, échangé que d'aimables regards.

Il avait maintenant quatre-vingts ans, elle n'en avait que soixante-dix. Les hasards de la vie et une très confortable pension de l'Etat (en ce temps-là il y avait encore une pension) les avaient finalement réunis aux Glycines après la mort de leurs compagnons respectifs.

Il avait projeté de la demander en mariage après leur brûlante et folâtre après-midi. Il avait même pour elle une bague de fiançailles qu'il avait exhibée à tous les pensionnaires du home. À l'exception de Célimène car il se réjouissait de lui en faire la surprise.

- Aaah... LA BAGUE ! s'exclama alors Elena.
- Quoi « LA BAGUE » ?
- Tu ne trouves pas ça étrange ?
- ...
- Évidemment, Célestin... Avec ta petite cabochette de bois, tu ne peux pas tout comprendre et tu ne peux pas tout voir.

Elle eut un long soupir. Du dépit je pense. Il faudrait bien qu'un jour je lui révèle la vérité, toute la vérité à mon propos. À elle ou à un autre de ces pensionnaires qui me prenaient pour confident.

- Je t'explique, poursuivit Elena avec condescendance en fixant son « pouchenelle » dans les yeux...

Émile ne sort jamais de notre petit paradis ; il ne reçoit quasiment aucune visite. Alors, dis-moi : d'où tient-il cette bague qu'il veut offrir à Célimène ?

- Mais pourquoi tu me demandes ça ? Je n'en sais rien, moi ! Et d'ailleurs, est-il tellement important de le savoir ?

- Bien sûr que c'est important ! Les rumeurs les plus folles circulent et tout le monde mène l'enquête !

« Les rumeurs les plus folles... Mener l'enquête... » ? Oui, vous avez bien entendu. À peine remis de l'injustice érotique infligée à Emile et Célimène, les pensionnaires des Glycines s'étaient abandonnés à la pire des tentations : faire naître et prospérer des rumeurs, des histoires à dormir debout !

Mais comment vous les humains pouvez-vous en arriver à de telles fadaises ! À raconter et colporter éternellement tant de ragots et d'histoires invraisemblables ! Les sirènes, les souliers de vair, les ogres dans les bois, et les pouponnes menteuses au nez qui s'allonge, c'est dans les contes de fées. Pas dans la vraie vie !

Elena nous quitta, fâchée que je n'accorde aucun intérêt à ses ragots, mais Nour, l'infirmière, lui succéda presque instantanément. Cette loge ressemblait de plus en plus à un confessionnal !

- Dis, Célestin, tu crois aussi que pour Emile c'était la dernière fois ? me demanda Nour sans pudeur mais pleine de tristesse.

- Je n'en sais rien, lui répondis-je, alors qu'elle caressait mon petit pantalon.

Je voulus lui expliquer pourquoi j'étais incapable de répondre. Lui parler de moi. Mais comment faire ?

Et puis zut ! Ma relation avec les pensionnaires des Glycines était trop ambiguë et depuis trop longtemps. Ils se confiaient à moi

comme si j'étais l'un des leurs et je leur répondais comme si c'était presque vrai. Je devais d'urgence leur dire la vérité, toute la vérité !

- Tu sais, nous les pantins, nous ne sommes pas vraiment au fait de ces choses qui ne concernent que les humains.

Monsieur Frank, mon vieux complice, était parti faire un tour au jardin et comme vous vous en doutez, j'étais soulagé d'être seul avec Nour pour discuter de ces sujets très intimes.

- Tu vois, dis-je à la jeune garde-malade, nous les poupées nous avons une vie qui peut paraître étrange aux humains. Et vice-versa.

- Oui, oui, bien entendu... acquiesça-t-elle fort aimablement. Mais tu sais, pour moi, toutes ces différences, je n'y comprends pas grand-chose et ça ne change rien.

Alors je m'en fiche vraiment de ces histoires, lâcha-t-elle d'un ton presque mâle. Tu as toujours été gentil avec moi. Tu m'as toujours écoutée. Et tu as toujours été de bon conseil ! Ainsi, je continuerai à te dire mes secrets et à te faire confiance.

Si tu veux bien.

- Bien sûr que j'étais d'accord. Comment aurai-je pu ignorer la profonde humanité qui soutenait inconsciemment le propos de Nour. Certes, j'étais « autre » ; elle le soupçonnait, mais nos différences lui paraissaient anecdotiques, insignifiantes. Elle incarnait la bonté absolue ; la naïve bonté.

Vois-tu, dis-je donc à Nour en faisant quand même un effort, le mode de reproduction des poupées n'est pas celui des humains. Alors je crois que je ne suis pas compétent pour répondre à ta question.

Elle parut triste et déçue. Ses yeux d'un profond noir méditerranéen se ternirent ; ses sourcils finement tatoués s'affaissèrent.

- Mais je pense - ajoutai-je bien vite - qu'Emile est un solide gaillard en fort bonne santé et que Célimène a tous les talents qu'il faut pour raviver sa flamme !

Nour sourit à nouveau et me fit même un clin d'œil égrillard.

- C'est ce que tout le monde prétend ! Il y en a même qui ajoutent que ce sont des « pervers » et que « pervers un jour, pervers toujours » !
- C'était donc cela, la rumeur...
- Oh non ! Pas seulement !

Nour m'apprit alors tout ce que les ragots colportaient. Mais avant qu'elle continue je lui demandai de replacer mes jambes correctement. Elles se chevauchaient d'une manière improbable et l'étoffe du pantalon se chiffonnait. D'ordinaire Monsieur Frank se chargeait de ces détails, mais il n'était toujours pas revenu du jardin.

- Voilà, c'est fait !
- Merci, lui dis-je.
- Bon. Et alors ? Ces rumeurs ?

Nour m'en fit donc l'inventaire. Un inventaire à la Jean Genet ou à la Régine Deforges ! Il se disait aux Glycines que si Emile « avait tant besoin de sexe » c'est parce que dans sa jeunesse il avait tenu une maison de passe avec Dédé la Saumure. Ou encore qu'il avait ramené de ses aventures congolaises quelques secrètes concoctions de sorciers vaudous expliquant son inaltérable virilité. Ou enfin qu'il avait été l'un des derniers amants de Jeanne Brugmann et qu'elle l'en avait récompensé en le couvrant de bijoux. Cette dernière fiction semblait avoir les faveurs des pensionnaires des Glycines car elle avait le mérite d'expliquer d'où Emile tenait cette bague qui provoquait tant de délires.

- Et toi, Célestin ? Tu en penses quoi ? me demanda Nour
- J'en pense que ce sont des bêtises et que vous, les humains, vous pouvez être très sots et croire à de grosses fadaises !

Nour me quitta sur ces mots, enfin rassurée sur le potentiel amoureux d'Emile et Célimène.

À ce moment de mon récit je dois vous dire que j'étais assez déconcerté et même un peu déconfit. Certes, Elena, son pétrole et son ricin m'avaient quitté. Certes, j'avais pu calmer Nour et lui ôter ses inquiétudes. Mais mes tentatives de *coming out* - comme disent les jeunes - n'avaient toujours pas réussi.

J'aurais voulu dire à Nour que c'est un vieux facteur italien qui m'avait créé il y a près de cent ans et qu'il m'avait offert en cadeau à Jeanne Brugmann dont il avait espéré, en retour mais en vain, recevoir les faveurs. Qu'à son tour, Jeanne m'avait offert à Monsieur Frank, mais que depuis qu'il avait perdu la vue et le moral c'était plutôt moi qui voyais, parlais et décidais pour notre couple d'artistes. Et qu'enfin la bague destinée à Clémence, c'est de moi qu'Emile l'avait reçue. Elle était déposée - avec d'autres joyaux - dans un coffret à bijoux dont Jeanne m'avait confié la garde. « Pour garantir l'avenir des Glycines », avait-elle dit, avant de cacher la cassette dans une trappe secrète du cabinet à linge conçu par Horta.

Vous comprenez désormais que tous ces non-dits commençaient à me peser. Il fallait absolument que je trouve enfin une oreille attentive !

C'est alors que Luce arriva dans ma loge en courant. Encore tout essoufflée elle me lâcha...

- Que se passe-t-il avec Monsieur Frank ? Il est sur un siège, au jardin, et il pleure comme... comme... comme moi quand je vois pour la dixième fois la maman de Bambi qui meurt !

Je ne fus pas étonné par ces propos.

D'abord parce que la mort de la maman de Bambi, c'est vraiment un sale coup que Walt Disney a fait aux enfants de la planète. Ensuite parce que mon ami Frank a régulièrement des moments de déprime et que dans ces cas-là, il s'isole et se met à sangloter. Parfois pendant des heures.

Ce qui marchait le mieux pour le « réparer », c'était de le laisser seul. Il s'en sortait chaque fois après « un certain temps ».

- Il est triste, dis-je à Luce. Mais laisse-le... Il a simplement besoin de s'isoler et de reprendre force.

- D'accord. Mais pourquoi est-il triste ?

- Parce que depuis qu'il a perdu la vue tout lui semble futile.

Luce eût de la peine à me croire tant notre couple « ventriloque-et-marionnette » faisait joliment illusion. D'ailleurs, dès les premières minutes de notre spectacle, plus personne n'était capable

de dire qui de lui ou de moi entendait les choses, qui les voyait ou les disait. Ni même qui les pensait.

Son regard était vide, mais mes yeux lui offraient des images à deviner. Sa voix s'estompait dans une nuée de tristesse mais la mienne offrait de la gaieté. Il était devenu pantin, j'étais devenu homme. Et en faisant la paire nous n'étions qu'un.

- Alors on fait quoi ? me demanda Luce sur un ton courroucé et provocant. On l'abandonne à son sort ?

- Non ! On lui donne la paix dont il a besoin. J'irai le voir d'ici une demi-heure. Enfin... je veux dire... tu me prendras dans tes bras et tu me déposeras chez lui, au jardin.

- D'accord. On fera comme ça.

Je sombrai ensuite dans mes pensées. Je me demandais si Luce - une enfant ! - était bien celle à qui je devais révéler le reste de mes secrets de pantin. Je m'interrogeais sur la bonne manière de le faire. Je voulais qu'elle mesure l'importance de mes confidences, mais qu'elle n'en soit pas trop choquée.

Luce était également silencieuse et pensive.

Je compris qu'elle se posait le même genre de questions car elle aussi - je l'avais presque oublié - avait un secret à me confier.

- Bon. Qui commence ? dirent nos deux voix exactement au même instant.

- Toi d'abord, lui fis-je.

Elle me révéla alors la plus horrible des choses.

Sa maman - qui gérait donc le home des Glycines - avait décidé de ne pas renouveler notre contrat.

« Un ventriloque et sa poupée, c'est trop ringard » avait-elle dit. Pour moins de trois cents euros par mois elle pouvait bénéficier des services de « Zora », un robot belgo-franco-japonais de plastique blanc, tout nu, juché sur des roulettes et haut de cinquante-huit centimètres. Il ne serait jamais malade ou en grève. Il n'aurait pas besoin d'une loge ou d'une collation à midi ; il coûterait bien moins cher qu'un artiste aux yeux tristes ; il répondrait à toutes les questions des pensionnaires et - surtout ! - « il ferait entrer Les Glycines dans la modernité ».

J'explorai de colère.

« Un robot ! La modernité ! Bien moins cher ! » Mais cette machine infernale va simplement répéter à nos amis pensionnaires les prévisions météo et les horaires de train de Google.

Et il dira toutes ces bêtises avec une voix... une voix de... une voix de robot !

Et au mieux il leur lira une notice de Wikipedia sur le scénario des dernières séries de Netflix !

On ne peut quand même pas laisser passer ça, Luce. Dis... Luce... Tu me comprends ? Tu me comprends ?

Mais enfin... qu'arrivait-il à notre planète !

- S'il te plaît, Luce, installe-moi plus fermement dans ce canapé car vois-tu... je m'effondre.

La douce enfant redressa mon dos, déplaça mes bras et mes jambes. Enfin je me trouvai à nouveau solidement posé.

J'aurai tout vu - TOUT VU ! - depuis l'époque de Jeanne. D'abord, pour avoir la paix, ils ont gavé nos pensionnaires de neuroleptiques et de psychotropes. Ensuite on les a abrutis avec La Roue de la fortune et L'île de la tentation. Maintenant on va vendre leurs derniers neurones à Google, Amazon, Facebook et à leurs armées de robots transhumanistes ? C'est ça, « le progrès » ?

Une rage volcanique conquit ma carcasse de tenons en chevilles. Je voulus « tout casser ». Mais comment... Comment aurais-je pu, avec ce fichu corps de pantin dépendant à ce point des humains !

- Je ne sais plus que faire, ma petite Luce... Il y a si longtemps que je fréquente cette maison ; que je sers ses habitants du mieux que je le peux. Et la promesse que j'ai faite à Jeanne... Je ne pourrai plus la tenir si ta maman m'éloigne d'ici !

- « La promesse faite à Jeanne » ? Que veux-tu dire ?

Ah c'est vrai ! Je ne lui avais toujours pas révélé mon histoire. Je rassemblai mes forces et me calmai pour lui dévoiler mon secret, mon passé. Lui parler de Jeanne et de ma promesse de protéger ces lieux. Et lui avouer que la bague d'Emile et de Clémence provenait du

trésor dont Jeanne - qui savait que les pouchenelles ont longue vie - m'avait confié la garde.

Nous parlâmes longtemps. Et plusieurs fois elle fut obligée de redresser mon corps de fantoche qui s'affalait dans le canapé. Il y eut même une larme sur ma joue de sapin. Et - je vous le jure - il n'est pas fréquent que mes yeux de gouache s'abîment à pleurer.

- Maintenant ça suffit ! hurla Luce dans un grand cri de rage.
Je vais tout dire à maman.

Et l'enfant disparut en courant.

Le lendemain, au troisième jour de notre résidence d'été aux Glycines, Monsieur Frank et moi donnâmes aux pensionnaires notre dernière représentation de la saison. Notre toute dernière.

Frank était de meilleure composition. Il avait même souri en me prenant dans ses bras et en répartissant équitablement les grains de riz qui devaient me faire une belle jambe de pantalon. Je ne lui avais encore rien dit des horribles projets portés par la maman de Luce car il les découvrirait de toute manière bien à temps ; pas la peine de l'attrister trop tôt.

Je n'avais plus vu Luce depuis notre dernière discussion et j'étais envahi par le doute. Était-ce vraiment une bonne idée que de parler à sa maman ? Et pour dire quoi ? Comment ? En tout cas il ne faudrait pas tout dire. Qui serait assez sot pour croire qu'un pantin peut vraiment écouter et parler ? Et, pour le trésor, moins les gens sauraient, mieux ce serait.

Il y avait un monde fou dans la grande maison voulue par Brugmann et dessinée par Horta. Je n'y avais jamais vu autant de spectateurs et je dois vous avouer que j'eus même un peu le trac. Cela ne m'était plus arrivé depuis très longtemps.

Ce fut un triomphe. Enfin... restons modestes, disons plutôt : « un franc succès ». Frank en fut manifestement heureux et fier. Comme moi.

Émile et Clémence étaient assis côte à côte au premier rang. Quand les applaudissements se calmèrent la maman de Luce se leva puis commença à parler. Elle eut des mots doux. Elle expliqua

qu'Emile avait une bague de fiançailles pour Clémence et les applaudissements se firent à nouveau intenses quand il mit en terre un genou grinçant puis passa l'anneau au doigt de sa promise.

Elle dit que cette bague venait de moi, moi qui étais « l'ange gardien désigné par Jeanne pour protéger cette maison » mais elle ne parla point du trésor car Luce avait eu la sagesse de ne rien lui en dire.

Elle révéla enfin qu'un petit robot allait arriver, pour nous donner des cours de gymnastique, nous annoncer la météo et nous aider à faire nos mots croisés. Mais elle ajouta bien vite que je serais chargé de faire son éducation, de lui présenter la maison, ses pensionnaires, leurs habitudes... et de veiller à ce que son intégration se passe bien. Peut-être même Monsieur Frank et moi pourrions-nous présenter notre prochain spectacle avec lui, proposa-t-elle.

Il y eut à nouveau des applaudissements et je vis Luce, perdue au milieu des grands, qui me faisait un clin d'œil fripon. Je lui répondis par un sourire en me disant que les contes de fées sont faits pour les enfants mais aussi pour les vieux et les pantins.

Mais ça... Ça, c'était il y a six mois.

C'était la fin « style conte de fées », mais mon histoire n'est pas un conte de fées. C'est une histoire vraie ! Pardonnez donc ma brutalité car elle n'a d'égale que la cruauté de la vie...

Elena a perdu encore plus de cheveux mais ceux qui lui restent empestant toujours.

Nour a été renvoyée « pour raison d'économies » selon la direction et elle cherche encore du travail et ce n'est pas simple avec le prénom qu'elle porte.

Emile est mort. Il n'a plus jamais été en mesure de « faire son affaire » à Clémence et il n'a même pas eu le temps de l'épouser.

Clémence est triste, désespérément triste. La maman de Luce a changé d'avis. Elle nous a congédiés et Luce a raté ses examens.

De rage. Monsieur Frank n'a pas résisté au chagrin de perdre ses spectateurs des Glycines ; il est retombé dans une profonde mélancolie. Dans une crise de folie il m'a arraché les bras et les

jambes puis il m'a déposé en pièces détachées dans une boîte à chaussures d'où je n'arrive pas à sortir seul. Evidemment.

Et « le trésor » ? Il est toujours dans la cachette du home « Les Glycines ». Celle que je suis le seul à connaître.

Je vous avais prévenus : c'est une histoire triste.

Dites-moi : vous ne connaîtrez pas un marionnettiste qui cherche une poupée ?



Charikov

Un homme de goût

Un récit (très) court



 charikov@charikov.be

 www.charikov.be

1 072 Mots

6 277 Caractères (esp. compris)

Ce texte vous est présenté gracieusement pour être lu sous forme électronique. Toute reproduction ou diffusion sans l'autorisation préalable de l'auteur est interdite partout dans le monde.

Mais n'hésitez pas à faire part de vos souhaits, de vos (aimables) observations à Charikov. Ou même à le remercier si l'envie vous en prend.

Copyright 2023 © - Tous droits réservés Charikov.

Laissons donc à ces masses incultes et infertiles - qui ont l'amabilité de se signaler à nous par de rutilants gilets jaunes - les récits à la Rouletabille du vol infame, de la chiennerie qui vient d'être commise au Louvre. Et qu'il nous suffise, à vous et moi, gens de bien, de savoir qu'un homme, un seul, - mais lui reste-t-il vraiment quelque humanité ? - en est le coupable. Il était entré au musée pour la Joconde, rien que pour elle. Et elle était maintenant « pendue » - c'est le mot qui convient - à l'un des quatre murs, ni plus ni moins, de son sordide gourbi de la rue de l'Hôpital Saint-Louis, près de la porte Saint-Martin, où un rai de lumière blafarde traversait un œil de bœuf pour s'écraser sur l'olympien sourire.

Depuis une semaine Géry Pieret - c'est de lui, le voleur, que je vous parle - s'avachissait pendant des heures, une pils à la main, dans une bergère boiteuse faisant face au tableau, pour s'envaser dans ses extravagantes fabulations.

Géry Pieret était plâtrier dans le BTP et son attachement à Mona Lisa ne devait rien à un quelconque intérêt pour les beaux-arts. Il aimait Mona Lisa parce qu'« elle le faisait bander ». Sic et même Sic transit gloria mundi.

Il arrivait donc fréquemment que, perdu dans ses hallucinations, Géry fantasme une conversation avec la Joconde. Il plongeait alors dans un univers de faux-semblants, une fiction, une utopie, et la voix chaude, lente et douce de Mona Lisa suffisait à nourrir ses médiocres saillies. Il imaginait la douceur de sa joue et y déposait en gamberge un tendre bisou. Il hallucinait une caresse sur le dos de sa main quand elle lui apportait sa Kronenbourg bien fraîche et il s'enfonçait un peu plus dans son vieux fauteuil moins défoncé que lui.

Les circonstances précises de cet audacieux larcin n'auront qu'une médiocre importance aux yeux des esthètes et des véritables amateurs d'Art. Les détails de ce qui ne fut en somme qu'un sordide fait divers et une injure au génie humain n'intéresseront que les médiocres, les gens d'en bas. Ceux dont la culture commence et s'arrête aux chromos d'un prétendu « neuvième art » ou à ces triviaux phénomènes de mode qu'une onomatopée monosyllabique - comme « rap » ou « tag » - suffit à définir et qui auront la fugacité des mauvais parfums, des promesses d'ivrognes et des emportements sur Facebook.

- Arrête de déconner. On n'est pas maqués, toi et moi. Et ça risque pas d'arriver.
Stronzo !

Elle avait parlé. Elle lui avait parlé !

Mais d'une voix de crêcelle, ce qui était bien regrettable. Elle avait aussi remonté ses seins fatigués d'une violente mandale de l'avant-bras et taloché l'air d'une main lourde, répétant clairement « Stronzo, stronzo ! » comme pour bien éloigner le casse-pieds.

Dans les jours qui suivirent Gery de la Porte Saint Martin et Lisa Gherardini del Giocondo se lancèrent donc aveuglément dans une délirante conversation.

- Comment tu t'appelles ?
- T'es con ou quoi ? Tout le monde sait ça. Mona Lisa.
- C'était juste pour voir... Moi c'est Géry Pieret.

Alors elle sourit. Un peu.

- A propos... On dit pas « Mona lisa » mais « Mona lut » ! ajouta-t-il en souriant fièrement.
- T'es vraiment con ! Et elle pouffa en rougissant (ce qui fit grand bien à son teint blême).

C'est ainsi qu'ils firent connaissance : en échangeant fort banalement leurs noms et pas encore leurs numéros de portable.

Mais Géry ignorait la litote autant que l'euphémisme et ce manque d'éducation, cette différence de classe rendait évidemment leur amour impossible. Versez ici une larme.

- Pourquoi tu souris pas ? T'as l'air constipée.

La joconde avait jusque-là prudemment affiché un début de sympathie pour Géry, mais lui imaginait déjà qu'ils étaient complices. Ses remarques et ses questions un rien trop cash et franchement indélicates se multipliaient sans honte.

- Pourquoi t'as rasé tes sourcils ? J'ai un copain qui a vu sur internet que c'est les pouffes de ton temps qui faisaient ça. T'as jamais pensé à faire un régime ? Tes nibards, y font un gros B ou un petit C ?

T'as l'air d'avoir les cheveux gras. T'emploies quoi comme shampoing ?

Tu caches tes dents parce qu'elles sont pourries ?

On dit que t'as un regard « indéfinissable ». Moi je trouve que t'as un regard de salope.

J'ai raison ?

A chacune de ces questions Mona Lisa répondit par des volées d'injures.

- Imbecille, idiota, minchia, terrone, che palle, me ne frego, rompiscatole, pezzo di merda, sciupafemmme !

Il crut comprendre que leur complicité grandissait de minute en minute. Alors il se lâcha.

- Tu sais qu'ici les gens intelligents disent dans les journaux qu'on devrait brûler ton tableau ou le cacher.
- Non ! Pourquoi ?
- Attends... Je te lis le truc... Ils disent...

« Cette peinture représente la femme en objet de désir, en objet sexuel jouet de l'omnipotence virile. Elle dissimule l'être humain féminin sous un hypocrite sfumato qui « enfume » la morale dans des contours imprécis (l'effacement de la norme) et qui dissimule la concupiscence sous une texture lisse et transparente. Elle met ainsi en scène un univers fantasmé, un Pattaya du Quattrocento qui déshumanise la femme et la ravale au rang d'esclave sexuelle. C'est le contraire d'un modèle qui mériterait notre admiration.».

J'ai pas tout compris mais t'en dis quoi ?

Elle n'en dit rien, plus rien. Elle se figea à nouveau, hiératique, sur son panneau de peuplier. Elle reprit son « sourire énigmatique » plein de quiétude face au temps qui passe... mais un peu plus crispé quand même.

Géry ne s'en formalisa pas trop longtemps. « De toutes façons, pensa-t-il, il n'était pas tellement sexy ce tableau. J'vais en voler une autre. »

Il commença à fouiller sur l'internet et s'arrêta sur une page qui montrait le « Portrait de Dora Maar » par Picasso.

CHARIKOV

LOVE COACH

*Un récit court dans la série
Compagnons impossibles*



Image Charikov / I.A.

Charikov

Love coach

Cliquez sur « SUIVANT »

Janvier 2021

*6 130 mots
35 455 cact. (avec espaces)
25 pages
Temps de lecture : 40 minutes*

Avertissement

Ce texte vous est présenté gracieusement pour être lu sous forme électronique. Toute reproduction ou diffusion sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur est interdite partout dans le monde et même dans l'univers.

Mais n'hésitez pas à faire part de vos souhaits, de vos (aimables) observations à [Charikov](#). Ou même à le remercier si l'envie vous en prend.

Copyright 2021 © - Tous droits réservés www.charikov.be.

Prologue

Ils s'étaient rencontrés sur un set de Martin Garrix, en juillet 2018 à *Tomorrowland*. Alison était toute petite et légère comme un arpège mais, perdue dans la foule, elle pouvait à peine discerner son *DJ* préféré électrisé par ses propres rythmes, là, trop loin sur la scène. Brandon qui approchait les deux mètres n'avait pas ce souci et son long corps filiforme ondulait sur les notes d'*electro house* que Martin lançait vers ses fans dans une java de décibels.

Sur *Together* il l'avait spontanément prise sur ses épaules. Comme ça, sans dire un mot, sans rien demander, par gentillesse. Alison avait souri. Brandon aussi. Elle l'avait laissé faire et maintenant, de là-haut, elle pouvait enfin tout voir. Les lasers verts qui lacéraient la brume du début de soirée, les strobos hystériques qui exaltaient la foule, les fontaines pyrotechniques qui dardaient des étincelles dans les regards. Et les bulles de savon qui éclataient joyeusement sur les festivaliers en transe.

La musique du hollandais les remplissait d'énergie et de joie. Et quand Martin Garrix avait

scandé « *Get-your-hands-up. Get-your-hands-up* » ils avaient *bouncé* ensemble sur un beat pas trop rapide, mains tendues vers les étoiles, comme des milliers d'autres spectateurs prisonniers de leurs vertiges.

Quelques dizaines de minutes plus tard elle avait enfin lentement et lascivement rejoint le sol, agrippée à son cou, plaquée contre son corps musculeux, glissant langoureusement le long de son torse, dévoilant furtivement ses seins menus, ronds et libres comme les bulles qui étaient sorties des machines, à peine cachés sous un top rose fluo bien trop court pour être innocent.

C'est alors seulement que Brandon comprit comme elle était belle et sur *The sun is never going down* leurs lèvres s'unirent, leurs langues se caressèrent, leurs corps suintants d'adrénaline se touchèrent et se caressèrent. De découvertes en surprises ils allumèrent ainsi le feu d'une passion qu'ils devinèrent éternelle. Puis pendant la nuit ils firent l'amour dans la tente de Brandon et se promirent sincèrement l'un à l'autre pour toujours.

Jour 1

Ils habitaient maintenant depuis six mois dans un petit appartement niché au troisième étage d'une vieille maison de l'avenue du Parc, non loin de la « Barrière de Saint-Gilles ». C'était un logement simple et pas cher meublé dans un magasin de récup'. Il y avait un salon en façade, puis une chambre à coucher dont le vinyle imitation parquet était lacéré comme la peau d'un vendeur albanais, et enfin une cuisine en formica antique et une microscopique salle de bains en porcelaine rose, au fond, avec vue sur le jardinet délaissé. Cette cinquantaine de mètres carrés leur était plus que suffisante et c'était déjà bien assez cher pour leurs minces revenus. Il était chef adjoint du rayon poissonnerie d'un supermarché ; elle était hôtesse standardiste dans une compagnie de télécoms.

L'hiver était là et il leur paraissait bien éloigné, le temps des chaleurs à *Tomorrowland*. Certes, ils vivaient encore une passion, mais les habitudes

s'immisçaient déjà sournoisement dans leur couple ; ils n'en avaient pas pleinement conscience, mais ils le sentaient confusément. Ils consacraient parfois leurs soirées à regarder ensemble l'une ou l'autre série de *Netflix*. Mais c'était surtout pour ne pas avoir l'air stupide quand ils sortiraient avec leurs amis. En vérité, ils passaient l'essentiel de leur temps sur l'Internet ou sur leur *PlayStation 4*. Alison répondait à des quiz idiots genre « Quelle princesse de *Disney* seriez-vous ? ». Brandon s'évadait dans les univers fantasmagoriques de *Fortnite* ou de *Wolfenstein*. Mais ils ne jouaient ensemble que très rarement.

Ce jour-là - le premier de cette histoire - elle s'arrêta longuement sur quelques pages d'un site web qu'elle parcourut avidement.

-...Regarde ça ! Regarde, dit-elle en tendant sa tablette à Brandon. Tu ne crois pas qu'on devrait jouer ? C'est gratuit.

- Il y a quelque chose à gagner ?
- Mais nooon... Regarde !

Il prit la tablette, scrolla, et répondit « Oui, si tu veux », mais uniquement pour lui faire plaisir.

Le site web s'appelait www.love-coach.lo

Encore un truc pour les filles pensa-t-il secrètement. Mais sur la page d'accueil on pouvait

lire :

Bienvenue sur notre site de divertissement et de guidance. Nous sommes une équipe de professionnels spécialisés dans les questions relatives à l'Amour.

Dans ce monde où il est devenu si périlleux et si compliqué de se faire des amis, nous pensons qu'il est possible de découvrir l'Amour ou de le renforcer. Simplement et en s'amusant.

LOVE COACH s'adresse aux célibataires à la recherche d'une âme sœur ou à ceux qui croient avoir découvert l'amour mais qui veulent des certitudes. Il s'adresse aussi aux couples existants qui veulent tester leur amour et, peut-être, le renforcer.

N'ayez crainte, l'accès à nos amusants tests préliminaires est GRATUIT et vos données personnelles sont protégées par notre très stricte politique de discréetion.

Si vous voulez en savoir plus et vivre un Amour fort, cliquez sur l'un de ces trois liens :

- O** Je cherche une âme sœur
- O** Je crois avoir découvert mon âme sœur mais je veux en être sûr

O J'ai découvert mon âme sœur et je veux renforcer mon amour

Le site web avait l'air sérieux et Brandon ne chercha pas la rubrique - inexistante - ou l'on aurait dû trouver cette « très stricte politique de discrédition ». Les tons dominants du site étaient le rouge vif et le bleu ciel ; il y avait quelques icônes nunuches de cœurs battants par-ci, par-là, mais pas trop. Plusieurs images de couples d'amoureux illustraient la page d'accueil. Ces couples en toc étaient assis sous un cocotier, couchés sur une plage de sable blanc, enlacés devant un coucher de soleil rougeoyant sur un océan bleu Pantone 306EC.

On pouvait aussi découvrir sur le site des photos des « professionnels membres de l'équipe » : c'étaient pour la plupart des trentenaires et quadragénaires souriants, tous diplômés de hautes écoles américaines, en chemise blanche, col ouvert et cheveu court, la dent lisse et rutilante. Mais d'autres portaient la chemise hawaïenne et la coupe Woodstock en étant cependant tout aussi bardés de diplômes que les précédents.

Enfin, les logos de *Visa*, *Mastercard* et *PayPal* trônaient en bas de page. Et aussi un label « *Certified truthfull website* » se déroulant dans une cocarde faisant un sérieux effet.

C'est du lourd, se dit Brandon. Et il cliqua sans crainte sur *J'ai découvert mon âme sœur et je veux renforcer mon amour.*

La suite - ils s'y attendaient - fut un peu fastidieuse. Leur Coach virtuel se présenta en expliquant qu'à partir de maintenant il guiderait leur parcours. Il s'exprimait en affichant des textes sur l'écran mais il lui arrivait aussi de parler d'une voix chaude de jeune mâle alpha. Comme s'il était là, dans l'ordi, tout près d'eux.

Il leur demanda d'abord de signer un « *disclaimer* » que ni Brandon, ni Alison, ne lurent, puis il souhaita faire leur connaissance et leur posa des tas de questions auxquelles ils durent répondre séparément, « en cachette ». Elles se rapportant tantôt à leur amour, tantôt à leur situation sociale. Les deux tourtereaux répondirent honnêtement en donnant leur âge, leur lieu de résidence, leur niveau d'études, leur niveau de revenus, leur type de logement et son prix, leurs passions et passe-temps, le lieu et les circonstances dans lesquelles ils s'étaient rencontrés, leurs habitudes et préférences sexuelles, leurs points de vue sur la famille, leurs opinions philosophiques et religieuses. Bref : une foule de renseignements probablement très utiles - se dirent-ils - à l'examen de leur relation amoureuse.

Certaines questions leur parurent plus indiscrettes, comme... *Combien de fois faites-vous l'amour par semaine ? Quelle est votre position préférée ? Avez-vous des tabous sexuels ? Quelle est la taille de vos sous-vêtements ? Quel type de sous-vêtements préférez-vous ? Utilisez-vous des accessoires ou des sex-toys (choisir dans la liste) ?*

Cette partie du questionnaire était un peu embarrassante. Mais ces questions étaient sans doute indispensables, se dirent-ils, et puisque les spécialistes du site avaient garanti la discrétion ils y répondirent sans crainte.

Merci ! s'exclama le Love Coach d'une voix assurée quand ils eurent terminé. Nous en avons fini avec ce questionnaire un peu soûlant mais indispensable. Nous allons maintenant pouvoir passer aux tests !

Enfin ils allaient s'amuser intelligemment et utilement !

Toujours séparément, ils répondirent aux vingt questions qui s'affichèrent sur leur écran. Ce travail leur prit près d'une heure car, plus d'une fois ils s'esclaffèrent, hurlant ici « Ah non... ça, je ne sais pas », ou là « Mais non, ils ne proposent pas la bonne réponse ! », ou encore « Euuuh, ben ça, j'ai pas compris ».

Love coach leur dit enfin...

Merci, chers amis. Vous avez terminé le questionnaire. Maintenant nous allons examiner vos réponses ensemble. Ensuite, vous découvrirez le score d'amour que vous avez obtenu. Il vous révélera à quel point chacun d'entre vous est amoureux de l'autre. Si vous êtes prêts, cliquez maintenant sur suivant pour passer aux réponses.

Ils se regardèrent tendrement, s'embrassèrent, puis cliquèrent ensemble, pleins de confiance.

Deux tableaux apparaissent côte à côte sur la tablette. Avec, à gauche, les questions (parfois communes et parfois différentes) et à droite les réponses données par chacun des amoureux.

C'est Alison qui s'énerva la première.

- Mais enfin ! Tu ne connais même pas la taille de mes seins ! On est pourtant passés déjà trois fois ensemble au magasin. Et on a choisi les soutiens tous les deux !

« D ». Tu as dit « D » ! Tu sais ce que c'est un « D » ? C'est pour des nibards de grand-mère ou d'actrice porno opérée en Roumanie ! Alors c'est comme ça que tu m'imagine ?

- Non, non. Mais oui. Enfin, non, pas vraiment. Je veux dire que j'ai pas fait attention à ces trucs techniques, tu comprends, dit Brandon avec une petite voix de voleur de cookies.

- Et bien pour ta gouverne, Brandon, j'ai un « B ». Un pe-tit « B » que tu as toujours prétendu adorer.

Et elle commença à tirer la gueule. Elle faisait toujours cela quand elle était irritée. Cela ne s'arrêtait jamais rapidement et - pis encore - c'était fréquemment annonceur d'un proche et violent orage.

Mais quelques questions plus loin, Brandon crut tenir sa revanche.

Le Love coach avait demandé à Alison quel type de sous-vêtements Brandon préférait. Et dans la liste proposée (caleçon, boxer, kangourou, slip, string, borat, ou jockstrap) elle avait coché « string » sans hésiter et même sans savoir qu'un jockstrap est un suspensoir à coquille.

- Ah ! Tu vois ! Il n'y a pas que moi pour dire des conneries. Je DÉTESTE les strings. Moi, c'est les boxer que je préfère !

La réplique de Brandon n'était ni audacieuse, ni courageuse. Elle était téméraire. Voire suicidaire.

- Quoi ? Tu préfères les boxer ? Ça c'est nouveau ! Tu m'as toujours dit que tu aimais les strings !

- Oui, mais c'était pour te faire plaisir.

- Je le crois pas ! Tu m'as menti ? Sur un truc aussi futile ! Tu es capable de me mentir pour si peu

de choses ? Je me demande franchement ce que tu fais pour les trucs plus graves. Mais comment veux-tu que j'aie encore confiance en toi, mon pauvre Brandon ?

Et elle croisa les bras sur sa (petite) poitrine (taille B, donc). En calcinant Brandon avec les yeux de Diana pour Charles (à la fin).

Évidemment, quand ils en arrivèrent aux questions portant sur leurs habitudes en matière de sexe la soirée bascula dans le drame. Il avait répondu qu'elle adorait la position de la levrette alors qu'en vérité elle préférait le lotus. Elle avait dit qu'il chérissait l'enclume alors que son truc c'était plutôt l'Andromaque.

Elle avait assuré qu'ils faisaient l'amour une ou deux fois par semaine ; il avait prétendu que c'était cinq fois par semaine. Au moins.

Elle avait avoué qu'elle aimeraït de plus longs préliminaires ; il avait osé dire qu'il aimeraït essayer l'anal. Sur cette dernière révélation elle l'avait traité de dégueulasse et de pervers. Il s'était mis à bouder. Elle encore plus fort. Il avait jeté son paquet de chips sur le tapis. Elle lui avait crié : « Tu le ramasseras. Miette par miette. J'suis pas ta boniche, saligaud. Et puis : t'auras jamais mon cul ! ».

Voilà ! Vous avez enfin découvert vos réponses respectives, chers amis, leur dit le Coach sur un ton enjoué. J'espère que cela vous a amusé. Maintenant nous pouvons vous révéler vos scores d'amour. Êtes-vous prêts à constater si vous êtes vraiment amoureux et à quel point ? Si « oui », cliquez sur « SUIVANT ».

Leurs deux index s'écrasèrent simultanément et rageusement sur l'hyperlien.

Il y eut une animation à l'écran : un feu d'artifice multicolore, des cœurs rouges se fondant l'un dans l'autre, des roses et des marguerites blanches s'en échappant en gerbes de bonheur, le tout couvert par une musique solennelle jouée par des trompettes thébaines annonçant Cléopâtre à Jules César.

Puis un décompte.

Cinq... Quatre... Trois... Deux... Un...

Et brutalement un terrible effet sonore comme quand on perd sa mise à La roue de la fortune ou comme au flipper quand on perd une bille. Et ces mots cruels :

Alison, votre niveau d'amour pour Brandon est de 8 sur 20

Brandon, votre niveau d'amour pour Alison est de 9 sur 20

Elle lui lança un coussin à la figure. Il se leva et partit vers la salle de bains en écrasant les chips sur le tapis.

Cette nuit-là ils ne firent pas l'amour. Ils ne se touchèrent même pas. Et ils se battirent pour la couverture.

Jour 2

Au matin du deuxième jour, Alison se fit un bol de céréales, mais ne prépara rien pour Brandon. Il se contenta d'un verre de jus d'orange et partit sans bisou mais en lui lançant un glacial...

- Suis en retard. M'en vais.

Au boulot il tira la gueule à tout le monde et renversa un cageot rempli de glace et un aquarium de homards vivants qui s'égayèrent, tout frétillants, sur le carrelage du supermarché.

Elle était de pareille humeur et tous ceux qui l'eurent au téléphone ce jour-là s'en souviennent sans doute.

- Bonjour. Je suis la secrétaire de Monsieur De Kersmaeker. Est-ce que Monsieur Dupuis aurait cinq minutes pour lui ? avait demandé une douce voix.

- J'sais pas. Il les a jamais pour moi. Mais tout'façon j'm'en fous. J'veais voir. 'Ttendez... avait-

elle répondut avec la bienveillance d'un Donald Trump pour un immigrant mexicain, un businessman chinois, un Von Braun nord-coréen, ou pour Zelensky.

Dans le bus - qu'ils prenaient sur des lignes différentes - ils se demandèrent l'une comme l'autre comment se passerait la soirée. Elle était fatiguée et d'humeur bougonne, toujours blessée par la nonchalance de Brandon qu'elle tenait pour du désintérêt, voire du désamour. C'était impardonnable.

Lui, il s'en voulait un peu. Certes, elle avait « du tempérament », voire un sale caractère. Mais il le savait depuis le premier jour ! Et il aimait les femmes à forte personnalité. Alors il aurait dû être plus prudent et ne pas la provoquer. Et puis, c'est vrai, se dit-il, un bon boy friend devrait se souvenir de ces choses-là : la taille du soutien, celle des chaussures, les couleurs préférées, les fleurs qu'elle n'aime pas... Il espérait, mais sans trop y croire, que la rogne d'Alison se serait effacée.

Elle ne l'était pas. Sitôt rentrée, Alison s'empara de la tablette et s'enferma dans la salle de bains puis dans leur chambre.

- Ce soir tu dors dans le salon, rugit-elle.
- Euh... D'accord, dit-il.

Il se demanda pourquoi, en ce vingt et unième siècle d'égalité hommes - femmes, ce sont toujours les garçons qui vont dormir dans le canapé sur injonction de leur copine. Il ne trouva pas la réponse mais il prit une couverture et se coucha sans râler. Dans ledit canapé.

Ce sont les seuls mots qu'ils « échangèrent » ce soir-là.

Mais à deux heures du matin il ne dormait toujours pas. Et elle non plus ; il en était convaincu car il distinguait sans peine un rai de lumière sous la porte de leur chambre à coucher. Alors il se dit qu'il devrait faire quelque chose ! « Il ne pouvait assister au naufrage de leur couple sans se battre ! » pensa-t-il. Comme on pense dans les romans de gare.

Il frappa à « sa » porte.

- Je peux entrer ? susurra-t-il.

Elle répondit d'un souffle las qui voulait dire « oui ».

Il s'excusa cent fois et fit mille promesses. Elle sentit qu'elle avait « gagné », mais elle voulait triompher. Elle repoussa au plus loin l'instant du pardon et entraîna Brandon jusqu'aux limites de la vexation.

- Il faut sauver notre couple car il en vaut la peine ! dit-il.
- Et tu penses à quoi ?
- Inscrivons-nous au programme du Love Coach ! lâcha-t-il d'une voix assurée.
- Et les sous ?
- Ça ne coûte que trois cents euros. Je les ai. Et je les récupérerai en heures sup'.
- D'accord, répondit-elle finalement.

Puis elle l'embrassa. Et ils s'endormirent, dans leur lit, tendrement enlacés.

Au petit matin du troisième jour ils s'inscrivirent officiellement et dans l'urgence au programme du Love coach. Saoulés d'impatience ils décidèrent de prendre leur première « leçon » dès ce soir, après le boulot.

Jour 3

Bonjour ! leur dit la voix métallique de l'Intelligence artificielle qui sortait de l'ordinateur. Je suis votre Love Coach et c'est ainsi que vous pouvez m'appeler désormais. Vous avez fait le bon choix car je vais vous aider à relancer votre couple. Alors voici ce qui va se passer...

Dans les prochains jours, je vous fixerai des tâches à accomplir. Une par jour. Pour chacun de ces défis vous recevrez des points et vous serez mis en compétition avec un couple que j'accompagne également. Vos compétiteurs son Marcello et Maddalena ; de jeunes Italiens qui habitent Rome et qui, comme vous, souhaitent renforcer leur union. Il n'y a rien à gagner dans cette compétition, si ce n'est le plaisir du jeu et peut-être la fierté d'une victoire.

Alors, êtes-vous prêt à découvrir votre premier défi ? Si oui, cliquez sur « SUIVANT ».

Ils se regardèrent en souriant. Comme des enfants comblés par un nouveau jouet, mais eux, ils se sentaient adultes. Ils cliquèrent ensemble, à nouveau, sur « SUIVANT ». Ils étaient convaincus de bâtir leur avenir et d'avoir choisi le meilleur guide qui soit pour y parvenir : un guide moderne, un sage gavé de compétence, de RAM et d'expérience ; une Intelligence Artificielle, une de celles qui ne se trompent jamais.

Le Love Coach leur demanda alors de se séparer brièvement et de remplir deux questionnaires chacun. Le premier leur demandait de choisir dans une liste les qualités qu'ils attribuaient à l'autre. Ils pouvaient choisir parmi des termes comme beau, sexy, intelligent, fort, sexuellement habile, bon cuisinier, drôle, gentil, tendre, attentionné, cultivé, bien éduqué, courageux, riche, travailleur... La seconde liste était identique mais, cette fois, ils devaient dire quelles qualités ils s'attribuaient à eux-mêmes.

- Oh ! Facile, s'écria Alison toute excitée. On en a justement discuté hier soir !

Et chacun remplit « secrètement » les deux questionnaires. Il leur suffit de quelques minutes à

peine car, en effet, ils s'étaient préparés à pareille épreuve.

Merci ! dit alors le Love Coach. Je vais examiner vos réponses et celles de Marcello et Maddalena à tête reposée et je vous donnerai le résultat de ce premier test demain soir. Dormez bien !

Jour 4

Dès leur retour du travail, ils se jetèrent sur l'ordinateur avec autant de curiosité que de concupiscence. Ils étaient convaincus d'avoir gagné cette première épreuve.

Félicitations ! s'écria le Love coach. Votre couple est en tête de la compétition. Marcello et Maddalena ont obtenu un résultat cumulé de vingt-sept points sur quarante mais vous avez atteint le score record de trente-quatre sur quarante. Mieux encore : vous avez, l'un et l'autre, le même résultat : dix-sept sur vingt chacun. Encore une fois : félicitations.

Mais vous n'êtes pas au bout de vos peines. Êtes-vous prêts pour la suite ? Si oui, cliquez sur « SUIVANT ».

Ils étaient prêts. Mais, évidemment, ils ne cliquèrent pas immédiatement sur « SUIVANT ». Ils s'enlacèrent, s'embrassèrent, et ils firent l'amour. Et ce fut bien.

Love coach les pria alors de s'apprêter pour une épreuve qui se déroulerait le lendemain soir, juste avant qu'ils reprennent contact avec lui. Il leur demanda de se préparer à faire des crêpes, séparément, sans s'aider mutuellement. Ils pouvaient se renseigner sur la recette comme ils le voudraient, mais ils devraient les préparer demain et sans aide. Ensuite ils devraient goûter les crêpes de l'autre pour en apprécier la préparation et la qualité avec une note sur dix points maximums.

- Pfft ! Trop facile, s'écria joyeusement Alison.

Mais Brandon ne fut pas de cet avis. Sans demander son compte il se jeta sur le site que Love Coach avait recommandé en offrant au jeune couple un bon de réduction de 5 Euros pour accéder aux pages « pro » réservées aux abonnés. Après avoir payé il les fouilla fiévreusement mais il ne trouva rien qui ressemble à la recette de sa mère dont il ne se souvenait plus en détail. Marmiton, Cuisine des femmes, Cuisine AZ, et tous les autres proposaient d'ajouter tantôt de la bière, tantôt de la cannelle, tantôt de l'eau,... ou même rien du tout à la pâte. Les quantités de farine, de lait ou d'œufs n'étaient jamais pareilles. On lui conseillait d'utiliser soit du beurre, soit de l'huile dans la poêle, et jamais on ne lui disait à quelle dose.

Il en devint fou.

Il y passa des heures. Il mit les recettes en concurrence dans un grand tableau Excel avec l'espoir d'y trouver une solution, mais sans progresser d'un gramme ou d'un centilitre. Il se coucha donc à quatre heures du matin - épuisé et anxieux - avec la ferme intention de demander conseil à sa collègue du rayon « farines et pâtisseries » du supermarché. Ça, c'était une bonne idée !

Jour 5

Une délicieuse odeur, douce et sucrée, lui envahit les narines quand il arriva à la maison, un sac à provisions accroché à ses doigts. Alison venait de terminer la cuisson de ses crêpes et elle avait même déjà tout nettoyé. La cuisine était prête pour lui, brillante comme à son premier jour.

- Bonsoir mon chéri, dit-elle d'un ton enjoué. Tout est prêt pour toi. Mais d'abord, assieds-toi et goûte-moi ça.

Elle le força à prendre place à table et lui servit les crêpes avec du sucre blanc, de la cassonade, du chocolat ou de la confiture.

Elles étaient parfaites, ces crêpes. Onctueuses, légères, douces et chaudes comme la peau d'Alison. Elles goûtaient le sucre et la vanille. Elles étaient... elles étaient... sensuelles, voluptueuses.

- Alors ? Tu en dis quoi ?

- Eh bien... C'est trop bon. C'est tout simplement extraordinaire. Tu n'en as jamais fait de si bonnes, ma chérie. J'ai bien peur de ne pas faire aussi bien.

- Tu me donnes combien ?

- Je te donnerais bien dix sur dix ! Mais tu sais ce qu'on dit de la perfection. Alors je crois que je ne peux te donner que le maximum raisonnable. Neuf. Ça te va ?

- Évidemment, mon chéri.

Elle lui donna un gros bisou sur le front alors qu'il se goinfrait d'une dernière crêpe puis elle l'envoya au fourneau.

- Allez... À ton tour de me surprendre !

Brandon se réfugia dans la cuisine et s'y enferma discrètement. Alison se répandit lascivement dans le sofa pour regarder d'un air nouille et assouvi le dernier épisode de *Plus belle la vie* à la télé et le temps passa.

Beaucoup de temps passa.

Alison entendit le bruit d'une bouteille s'écrasant sur le carrelage de la cuisine. Puis les jurons de Brandon. Il y eut aussi des bruits de poêle heurtant quelque chose. Et encore d'autres jurons.

- Tu veux de l'aide ?

- Non, non, ça va, répondit Brandon.

Puis enfin, après de très longues minutes, il surgit avec une dizaine de crêpes entassées sur une assiette et lui proposa d'y goûter.

- Pas mal. C'est pas mal du tout, trancha-t-elle avec un air d'expert. Mais bien sûr, ça ne vaut pas les miennes, mon amour.
- Oui, bien sûr. Tu me donnes combien ?
- Disons... Sept sur dix ? Ça te va ?

Brandon fut satisfait. Il s'attendait vraiment au pire. Mais c'est alors qu'Alison se leva d'un coup sec pour filer vers la cuisine en disant « Maintenant, allons nettoyer ton champ de bataille... ». Il n'eut même pas l'occasion de l'arrêter.

Et elle découvrit le carnage. Une poêle griffée à la fourchette, de la farine sur tous les plans de travail ; de la pâte et du lait brûlés et séchés sur les taques de cuisson, des traces d'huile dégoulinant sur les portes des armoires basses et, par terre, un sol gluant, maculé de lait. La bouteille tombée sur le carrelage.

- Mais tu es fou ? Tu as vu ce que tu as fait ? J'en ai pour des heures à nettoyer !
- Je vais t'aider.
- Pas question. Fous le camp. Toute seule, j'irai plus vite. Dégage, espèce de dégueulasse !

Il savait bien qu'en pareilles circonstances il fallait qu'il s'efface. Elle était d'humeur orageuse et il devait fuir et s'abriter. Attendre que le ciel se dégage, que le soleil revienne. Peut-être.

Et puis il y eut un cri, un hurlement. Comme la plainte du supplicié qu'on écartèle, le cri de l'ami qui apprend la trahison, ou le râle agonisant de la belle qui sent son Rimmel qui coule.

Elle venait de jeter des esquilles de crêpes brûlées dans la poubelle et de découvrir la cruelle et déchirante vérité.

- C'est quoi, ça ? hurla-t-elle en lui montrant le paquet de crêpes toutes faites qu'il avait ramenées du supermarché.

- C'est des crêpes à réchauffer. J'ai essayé d'en faire moi-même mais ça n'a pas marché.

- Tu m'as menti. Tu m'as trahi. Et tout ça pour de bêtes crêpes.

- Oui, mais c'était pour les points...

- Les points, les points... Tu n'avais qu'à me dire la vérité, idiot !

Alors elle décida de le punir. Elle changea la note qu'elle lui avait attribuée. De sept il tomba à quatre sur dix.

- Ça t'apprendra ! ragea-t-elle d'un ton autoritaire.

Quand la cuisine fut enfin nettoyée et rangée, elle autorisa Brandon à allumer l'ordinateur et à contacter leur Love Coach. Ils lui communiquèrent le résultat de ce deuxième défi et ils reçurent immédiatement le résultat de leur compétition.

La voix leur expliqua qu'ils avaient donc obtenu un total de treize sur vingt et conclut : « Ce n'est pas mal, mais vos adversaires ont mieux fait car ils ont obtenu dix-neuf sur vingt à cette épreuve. Au total vos scores respectifs sont de quarante-six sur soixante pour Marcello et Maddalena et de quarante-sept sur soixante pour vous. Ils se rapprochent ! ».

Décidément, il faudrait se méfier de ce couple d'Italiens. Ils avaient l'air de vouloir la bagarre, se dirent Alison et Brandon.

Jours 6 et 7

Les défis que Love coach leur lança ensuite n'arrangèrent pas les choses.

Au sixième jour il confia au jeune couple un *Tamagoshi* virtuel dont ils durent s'occuper séparément. Un macho invétéré aurait pu croire que prendre soin d'un bébé virtuel était à nouveau une épreuve idéale pour une femme mais il se serait trompé. Ce bébé animé en 3D et s'affichant sur les écrans de leur téléphone ressemblait bien trop à un jeu électronique et les jeux, c'était la spécialité de Brandon. Il ne fut pas avare de caresses, ne rata aucun biberon et changea les langes du bébé artificiel régulièrement.

Alison, par contre, n'éprouva aucun plaisir à remplir cette tâche et en outre elle eut une journée de travail affolante et des dizaines de correspondants énervés l'assaillirent au téléphone. Elle releva le défi du Coach avec tant d'indolence et peut-être de désinvolture que son *Tamagoshi* périt,

assoiffé et privé de doudouces, dès la onzième heure.

Au septième jour ils se disputèrent à nouveau après que Love coach leur eût demandé de faire une promenade dans un lieu romantique, d'y prendre des selfies ainsi que des portraits et d'en recueillir un maximum de likes sur *Instagram*. Le fiasco fut total : elle avait proposé d'aller en forêt, il avait suggéré une partie de mini golf. Après des heures de débats stériles ils s'accordèrent - par dépit - sur une séance photo devant la maison communale certes remarquable mais pas vraiment romantique.

Brandon prit des centaines de photos et Alison mit des heures à choisir celles qui lui convenaient. Tantôt il la trouvait « sexy » sur un cliché mais elle se voyait « horrible » car ses cheveux « tombaient mal ». Tantôt il complimentait ses « jambes merveilleuses » sur une image mais elle lui répondait qu'elles étaient « mal placées » et que son corps n'était pas « suffisamment arqué ». Bien entendu ils passèrent tellement de temps à se chamailler qu'ils publièrent leurs photos sur Instagram extrêmement tard et que seule une petite poignée d'amis eurent le courage de liker leurs chefs d'œuvre en pleine nuit.

Allons ! Allons ! Battez-vous ! leur lança Love coach. Vous perdez du terrain sur Marcello et Maddalena. Ils ont désormais nonante-six points

sur cent-vingt et vous n'en avez que quatre-vingt.
Mais rien n'est perdu...

Jour 8

Le huitième jour passé en compagnie du Love coach fut probablement le plus extravagant. L'Intelligence artificielle dit à Brandon et Alison qu'elle avait analysé leurs profils sur Internet ainsi que leurs réponses aux questionnaires préalables. Elle en avait tiré - expliqua-t-elle - des « profils individuels ciblant leurs centres d'intérêt et leurs goûts personnels ». De cette scrupuleuse étude et de son examen de nombreux sites internet consacrés à l'amour et à l'érotisme, le réseau neuronal de Love coach avait conçu une série d'idées et de recommandations à leur faire.

Cela ajoutera du piment dans votre quotidien et cela remettra votre couple sur la bonne voie, avait-il dit. J'en suis convaincu ! Faites-donc séparément ce que je vais vous proposer. Faites-en la surprise à votre alter-ego puis demandez-lui d'apprécier votre effort en vous donnant une note sur vingt.

Et là, tout bascula.

Love coach expliqua à Brandon qu'il devrait se faire un *tattoo*. Il devrait être à l'image d'Alison mais le jeune homme serait libre de le placer où il le voudrait sur son corps. Il lui demanda aussi de se raser les poils pubiens car, selon son analyse, « Alison ne pourrait qu'apprécier cette initiative ». Enfin, l'ordinateur lui demanda d'acheter un godemichet (et de s'en servir dans leurs jeux) parce que cela serait « de nature à relancer le désir sexuel d'Alison qui dispose en la matière d'une grande marge de progression ».

Brandon fut surpris. Et même choqué. Certes, il pourrait se raser même s'il ne l'avait encore jamais fait et si, probablement, ce serait compliqué et douloureux. Il pourrait même acheter un *sex toy*. Cela pourrait être amusant, pensa-t-il. Mais un tatouage ! C'était vraiment une grande décision, un truc pour toute la vie. Il eût évidemment un gros doute. Mais il pensa aussi : quelle belle marque d'amour ! Finalement, se dit-il, les propositions du Love coach n'étaient peut-être pas aussi farfelues qu'il y paraissait. Il pourrait trouver un endroit discret où placer le tattoo et le faire tout petit. Et puis, il fallait absolument qu'ils reprennent l'avantage sur le couple d'Italiens...

Alison reçut également du Love coach la proposition de faire un tattoo à l'image de Brandon.

Ce qui la dérangea, ce n'est pas l'idée du tatouage car elle y songeait depuis quelques mois, en prévision de l'été. Elle avait même imaginé un bel oiseau plein de couleurs, ou un papillon, pas trop grand, à hauteur de son iliaque gauche. Mais un portrait de Brandon c'était moins... moins sexy. Pas sûr qu'elle s'y résoudrait. Elle décida d'y réfléchir un peu plus, et calmement. Les deux autres demandes de Love coach lui parurent plus acceptables : elle devrait louer une Porsche pour une journée (car Brandon avait *liké* une image de cette voiture sur son Facebook) et s'acheter des bas-résille et des bottes-cuissard à haut talons. Elle pourrait en choisir la couleur et la matière mais Love coach, se basant sur ses heures de surf, lui recommanda chaudement des bottes en vinyle noir. Brillant.

L'Intelligence Artificielle leur donna huit jours pour répondre à ces défis, mais - dit-il - ils pourraient entrer en contact avec lui à tout moment s'ils avaient des questions ou des observations. D'ailleurs l'Intelligence leur avait expliqué qu'elle pourrait leur recommander un bon tatoueur proche de leur domicile et pas cher. Mais toute autre demande serait cependant sanctionnée par un retrait de trois points pris sur leur score global.

Jour 16

Quand ils se retrouvèrent en fin de journée à l'appartement ils échangèrent de très étranges sourires mêlant fierté et inquiétude, curiosité et embarras. Le dîner se passa simplement et comme d'habitude ils échangèrent quelques banalités sur leur journée de travail, puis Brandon se lança courageusement...

- J'ai déjà pris ma douche. Je suis un peu fatigué. Je file au lit. Tu me rejoins ?

- Oui, oui, répondit-elle. Vas-y. Je passe à la salle de bains et j'arrive...

Quand elle ouvrit la porte de la minuscule salle d'eau pour entrer dans la chambre il bondit hors du lit comme un morpion sur un vierge pubis, surgissant des draps dans sa plus parfaite et postérieure nudité, exhibant un derrière tout décoré d'une image de femme en technicolor.

Elle, elle était en bottes et bas résille, pinçant une clé de voiture entre les doigts. L’œil arrimé sur l’ordinaire objet de son déclinant désir et la bouche en « Ô » comme dans « Histoire d’O », elle réalisa finalement qu’il lui montrait son cul en serrant dans la main gauche une grosse bite en plastique noir.

- Aaargh ! C'est quoi ça ? dit-elle en tendant l'index vers le tattoo.
- C'est toi.
- Mais c'est horrible ! C'est pas moi ! C'est dégueulasse !
- Et toi ! C'est quoi ces bottes ?
- C'est pour te faire plaisir. Pour t'exciter.
- Mais t'as l'air d'une pute, Alison ! Et c'est quoi cette clé ?
- C'est la clé d'une Porsche. Pour toi. Dans la rue. Je l'ai louée pour deux jours.
- Mais t'es folle. Tu sais combien ça coûte ? dit-il en se retournant complètement.

Et là, elle hurla à nouveau. Un cri déchirant...

- Îîîî. Tes poils ! Tu t'es rasé !
- C'est pas bien ? T'aimes pas ?
- T'es fou ! Ca gratte. Et en repoussant ça va gratter de plus en plus. T'as l'air ridicule, grotesque, vulgaire, avec ce tattoo, sans poils, et avec ce

godemichet noir. Tu ne crois quand même pas qu'on va s'en servir !

- Et toi ? Tu t'es regardée ? T'as l'air d'une poufiasse avec tes bottes et tes bas en filet de pêche qui puent le maquereau. C'est le Coach qui t'a demandé ça ? Et il t'a pas demandé un tatouage ?
- Si. Mais je l'ai pas fait. J'veux pas.
- Pourquoi ?
- Je veux pas. C'est pas beau.
- Ah... c'est moi qui ne suis pas beau. Et bien...
Si c'est comme ça que tu m'aimes...

Jour 17

Le soir et le lendemain, Alison et Brandon n'échangèrent plus un seul mot. Alors qu'Alison s'était enfermée dans leur chambre à coucher, Brandon se rendit sur le site web du Coach. Il inventa deux belles notes à lui communiquer et la voix synthétique - c'était vraiment un Intelligence artificielle - lui répondit joyeusement que son couple avait repris la tête de la compétition. Brandon avait cru que cela le mettrait de meilleure humeur mais cela ne lui fit ni chaud ni froid. Love Coach lui communiqua alors la nouvelle épreuve qu'ils devraient accomplir. Ils devaient tout simplement partir ensemble en week-end. Un « week-end en amoureux » avait dit l'ordinateur.

Ils ne partirent pas. Ils ne partirent jamais. Ils se séparèrent et décidèrent de ne plus jamais faire confiance à l'autre. Et encore moins à une Intelligence Artificielle.

Un nouveau jeune couple a pris possession du petit appartement de l'avenue du Parc. Eux aussi, ils jouent à la Play Station.

